

LES SOSIES

COMÉDIE

ROTROU, Jean

1638

Texte établi par les soins d'Hélène VISENTIN pour
Molière 21

Publié par Gwénola, Ernest et Paul Fièvre, Octobre 2015

LES SOSIES

COMÉDIE

PAR Mr DE ROTROU

M DC. XXXVIII. AVEC PRIVILÈGE DU ROI.

**À HAUT ET PUISSANT SEIGNEUR
MESSIRE ROGER DU PLESSIS, Marquis de
Liancourt, de Mont-Fort le Rotrou, et de
Guercheville, Comte de la Roche-Guyon, et de
Beaumont sur-Oise, Chevalier des Ordres du
Roi, Conseiller de ses Conseils d'État et Privé,
et Premier Gentilhomme de la Chambre du
Roi.**

MONSIEUR,

Sans faire l'Auteur, et sans chercher de belles paroles pour farder une vie, qui de soi possède tous les [f. V] ornements qu'on lui peut donner, J'ose vous dire (et c'est une vérité que rien ne saurait contredire, que votre modestie), Que de toutes les personnes de votre condition, il n'y en a point dont la vertu soit plus confirmée, ni la réputation plus juste que la vôtre : aussi de toutes mes ambitions la plus forte était celle d'avoir l'honneur d'être vu favorablement d'un homme que toute la Cour du plus grand Roi de la terre, voit avec respect, et admiration. Je dois cette faveur à une personne de qualité, qui me procura le bien de vous faire la révérence, et certes des infinies obligations, qui me font être passionnément son serviteur, celle-là est la plus grande, quoique les autres soient extrêmes. Je ne trouvai point en vous, cette sévère vertu qui se réserve pour les personnes qui la méritent, votre courtoisie, et votre bonté m'honorèrent du plus doux accueil que je pouvais espérer, et vos civilités me firent sortir si vain de chez vous, que je doutais, si j'avais rendu la visite, ou si je l'avais reçue. Il est dangereux de se voir louer par toutes sortes de plumes, et il n'appartient pas aux mauvais Peintres, d'entreprendre de beaux visages, il n'est point d'art si délicat que celui de la louange, si elle ne relève son objet, elle l'abaisse, et si elle n'ajoute à sa gloire, elle lui en ôte. Il faut des Homères pour des Achilles, et des Plines pour des Trajans. C'est-à-dire, Monsieur, que je laisse à des bouches plus hardies que la mienne, l'entreprise de vous louer, et que mes forces sont autant au-dessous de votre mérite, que de la passion que j'ai pour votre service, et cependant pour reconnaître en quelque sorte l'affection que vous m'avez fait l'honneur de me témoigner, j'ose vous prier, Monsieur, d'accepter ce mauvais présent, et de recevoir chez vous deux plaisants, qui vous divertiront peut-être assez agréablement, et délasseront quelquefois votre esprit de la peine de la Cour. Je suis témoin de la faveur que vous leur avez faite de les estimer et la première fois que vous les vîtes, vous me fîtes l'honneur de me dire que vous alliez parler d'eux au Roi, c'est de cette obligation qu'ils vous viennent rendre grâce, avec ordre de leur auteur, de vous prier de lui permettre,

MONSIEUR, la qualité de Votre très humble, et très obéissant serviteur,

ROTROU.

ACTEURS

JUNON, faisant le prologue.

JUPITER, sous la ressemblance d'Amphitryon.

MERCURE, sous la ressemblance, de Sosie.

AMPHITRYON, mari d'Alcmène.

ALCMÈNE, femme d'Amphitryon.

CÉPHALIE, suivante d'Alcmène.

SOSIE, valet d'Amphitryon.

LES CAPITAINES.

PROLOGUE

JUNON, en terre.

Soeur du plus grand des Dieux, (car ce nom seul me reste)
Honteuse, je descends de la voûte Céleste,
Et veuve d'un époux qui ne mourra jamais,
Le fuis, puisqu'il me fuit, et lui laisse la paix ;
5 Les maîtresses, enfin, l'emportent sur l'épouse,
Elles sont les Junons, et je suis la jalouse,
Il me prescrit la terre, et leur marque les cieux,
Et du bras qu'il leur tend, il me pousse en ces lieux.
Ses premières amours, cette fille profane,
10 Que dessous les habits, et le nom de Diane,
(Diane, qui préside à la virginité,)
Ce traître dépouilla de cette qualité,
N'y règne-t-elle pas sous la forme d'une Ourse,
Et son mal, de son bien, ne fut-il pas la source ;
15 Quel fruit eut mon courroux de transformer son corps,
Elle occupe le ciel, et m'en voici dehors,
Ma vengeance profite aux objets de ma haine,
Et j'établis leur gloire, en méditant leur peine.
Sur ce trône éternel, les sept filles d'Atlas,
20 À ma confusion ne brillent-elles pas ?
Des pudiques, la gloire est due aux vicieuses,
Et le crime de trois, en fit sept glorieuses.
Vis-je pas, qu'à ma honte Ariane y monta
Par la faveur du fils dont Séméle avorta ?
25 Les deux Astres Jumeaux, que l'Océan révère,
N'y triomphent-ils pas du péché de leur mère ?
L'honneur ne conduit plus en ces champs azurés,
Les vices, aujourd'hui, s'en sont fait les degrés,
Où la vertu régna, le déshonneur habite,
30 Et le crime a le prix, qu'eut jadis le mérite ;
Mais, que ma plainte, à tort, ramène les vieux ans,
Où le temps lui fournit des objets si présents ;
Alcmène ira bientôt y posséder la place,
Que sans doute déjà, ce perfide lui trace,
35 Déjà, je crois l'y voir en pompeux appareil,
Venir remplir un lieu, plus haut que le Soleil,
D'un regard dédaigneux braver ma jalousie,
Et riante, à mes yeux savourer l'ambrosie ;
C'est ce superbe objet de mon juste courroux,
40 Qui tire de mon lit cet adultère époux,
Qui, comblant de faveurs son ardeur effrénée,
M'ôte les saints baisers qu'il doit à l'Hyménée,
C'est d'elle, (si du sort qui régit l'Univers
Les livres éternels à mes yeux sont ouverts,)

45 C'est d'elle que va naître un Héros indomptable,
 Un Alcide, un prodige aux Monstres redoutable,
 Qui seul doit plus que tous obscurcir mon renom,
 Et qui seul doit régner au mépris de Junon.
 Combien dure la nuit, qui le promet au monde ?
 50 Le Soleil par respect, n'ose sortir de l'Onde,
 Et par solennité, la courrière des Mois,
 Contre l'ordre des nuits, n'en fait qu'une de trois ;
 Ainsi, pour honorer, ce qui me déshonore,
 Le ciel même fléchit, le jour ne peut éclore,
 55 Et pour un fruit honteux, de baisers criminels,
 La nature interrompt ses ordres éternels.
 Mais qu'il naisse, et commence une incroyable histoire,
 Sa peine avec usure achètera sa gloire,
 Le noir séjour des morts, l'air, la terre, le ciel
 60 Vomiront contre lui, tout ce qu'ils ont de fiel ;
 Mortel, il est l'objet d'une immortelle haine,
 Aussitôt que ses jours, commencera sa peine,
 Les lions, les serpents, les hydres, les taureaux
 Seront de son repos les renaissants bourreaux,
 65 Et je regretterais une heure de sa vie,
 Qui d'un nouveau travail, ne serait poursuivie ;
 Je sais que son courage, égal à son malheur,
 Remplira l'Univers du bruit de sa valeur ;
 Que lion, plus lion que tous ceux de Némée,
 70 Il laissera ma haine, à sa perte animée,
 Je sais que ses effets passeront mes desseins,
 Que mes yeux seront las, bien plutôt que ses mains,
 Qu'il achèvera plus, que je ne délibère,
 Et que par ses exploits, il prouvera son père,
 75 Mais que des enfers même, il sorte glorieux,
 Que second Encelade il attaque les Cieux,
 Et mette la frayeur au sein du Dieu de Thrace ;

 Mon seul ressentiment, ma seule passion,
 80 Saura bien triompher de son ambition,
 D'autres armes manquant à ma fureur extrême,
 Je n'opposerai plus que lui-même, à lui-même,
 Lui-même il se vaincra, s'il naît pour vaincre tout ;
 De ce dernier ouvrage, il viendra bien à bout ;
 85 Je veux qu'il ait ensemble, et la gloire, et la honte,
 Qu'au rang de ses vaincus, quelque jour on le compte,
 S'il triomphe de tout, et si pour son trépas
 Tout autre est impuissant, il ne le sera pas ;
 Lui-même, contre lui, servira ma colère,
 90 Mieux qu'hydre, que serpents, que lion, que Cerbère,
 Et ne laissera pas à la Postérité,
 L'audace d'attenter, à la divinité.

Il manque un vers pour rimer avec Thrace.

Cerbère : chien à trois têtes, était chargé de la garde des Enfers, et veillait jour et nuit. Orpée l'endormit en allant chercher Eurydice, Hercule sut le contenir quand il descendit aux Enfers, Enée mit en défaut sa vigilance avec le gâteau que lui avait donné Déiphobe ; mais il d'vora Pirithoüs qui venait pour enlever Proserpine.
 [B]

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE. LA NUIT.

MERCURE.

Vierge, Reine des mois, et des feux inconstants,
Qui président au cours de la moitié du temps,
95 Lune, marche à pas lents, laisse dormir ton frère,
Tiens le frein aux coureurs qui tirent ta litière,
Cependant que mon père enivré de plaisirs,
Au sein de ses amours le lâche à ses désirs.
Prête avec moi ton aide à cette jouissance,
100 Et de ta chasteté ne prends point de dispense ;
Absolu comme il est sur tous les autres Dieux,
À notre obéissance il doit fermer les yeux.
Le rang des vicieux ôte la honte aux vices,
Et donne de beaux noms à de honteux offices ;
105 C'est Éloquence à moi, que de servir ses feux,
Que de persuader les objets de ses vœux
Et mon nom est celui de messager du Pôle,
Qui de mon père en terre apporte la parole.
Retarde en sa faveur la naissance du jour.
110 Mais Sosie en ces lieux avance son retour,
Pour servir Jupiter, cessons d'être Mercure,
Allons de ce valet emprunter la figure,
Et troublons son esprit d'un si plaisant souci,
Que s'ignorant soi-même, il s'éloigne d'ici.

SCÈNE II.

SOSIE, seul, une lanterne à la main.

Cette scène a été reprise par Molière dans son Amphitryon, acte I, sc. 1.

115 Quelle témérité pareille à mon audace,
 Pourrait entrer au sein du Dieu même de Thrace ?
 À quelle complaisance un serf est-il réduit,
 Qu'il faille marcher seul, à telle heure de nuit ?
 Si du guet par hasard la rencontre importune,
 120 Se trouve sur mes pas, Quelle est mon infortune ?
 Mon innocence alors, veuve de tout secours
 Emploiera vainement, et raison, et discours ;
 Ces gens pour mon malheur trop pleins de courtoisie,
 Me voudront recevoir contre ma fantaisie,
 125 Et croyant me traiter bien honorablement
 De la maison du Roi, feront mon logement.
 Le plaisir de mon maître à ce malheur m'expose,
 Son imprudence ainsi de mes heures dispose,
 À ses commandements le jour ne suffit pas,
 130 Il lui plaît que la nuit exerce encor mes pas,
 Quelque mal qui m'arrive, il croit tout raisonnable
 À qui semble être né, pour être misérable ;
 Chez les grands, le servage est plus rude, en ce point,
 Qu'aux forces, le travail ne s'y mesure point,
 135 Qu'on n'y distingue point le droit de l'injustice,
 Et qu'il faut que tout ploie au gré de leur caprice ;
 Leur esprit franc de soins en son oisiveté
 Trouve à tous nos travaux de la facilité,
 Et sans considérer jour, nuit, chaud, ni froidure,
 140 Veille, course, ni peine à leur avis n'est dure.
 Mais dessus son malheur si longtemps méditer,
 Au lieu de l'amoinrir, ne fait que l'irriter,
 Il est plus à propos, que mon humble pensée,
 Compagne de mes vœux, vers le Ciel soit dressée
 145 Et que je reconnaisse avec soumission,
 Les biens que nous tenons de sa protection ;
 Certes en ce combat, contre toute apparence,
 Ses faveurs ont de loin passé notre espérance ;
 Tous ont exécuté, plus qu'ils n'avaient promis,
 150 Chaque coup, mettait bas un de nos ennemis,
 Et mon maître à nous voir les destins si propices,
 A douté, si des Dieux marchaient sous ses auspices.
 Des rebelles enfin, l'espérance est à bas,
 Créon est rétabli dedans tous ses états,
 155 Et mon maître vainqueur, m'envoie à ma maîtresse,
 Annoncer cette heureuse, et commune allégresse.

Maison du roi : prison (trait ironique).

Créon : prince thébain, fils de Ménéécée et frère de Jocaste, s'empara deux fois du trône de Thèbes : la 1ère à la mort de Laïus, la seconde après celle d'Étéocle et de Polynice, et régna en tyran. [B]

SCÈNE III.

Mercure, en habit et visage de Sosie, Sosie.

MERCURE.

Inspiré de mon père à qui tout est connu,
Représentons celui que je suis devenu.
Le voici, qui rêveur, sa harangue étudie.

SOSIE.

160 Mais consultons un peu ce qu'il faut que je die,
Car, je fuyais plus fort, au plus fort du combat,
Et de frayer encor, le coeur au sein me bat.
Plus leurs bras s'employaient, à ce sanglant office,
Plus mes jambes aussi, se donnaient d'exercice,
165 Je mesurais mes pas, à l'ardeur de leurs coups.
Et la peur m'animait, autant qu'eux le courroux.

MERCURE.

Ce menteur éternel, à soi seul imitable,
Une fois pour le moins se trouve véritable.

SOSIE.

N'omettons rien pourtant, dont on puisse juger,
170 Que j'aie été présent, au plus pressant danger,
Et ce que je n'ai vu, que par les yeux des autres,
Jurons impudemment, de le tenir des nôtres.
Avisons-en nous-même, à parler à propos.
Je ferai mon récit, à peu près, en ces mots.
175 Madame, Amphitryon (arrivés que nous sommes)
Entre les principaux, a fait choix de deux hommes,
Gens de coeur, et zélés sur tous les Citoyens,
Pour envoyer d'abord, vers les Téléboyens ;
Tous deux, partent du Camp, avec ordre d'apprendre,
180 Si Ptérèle prétend, ou se perdre, ou se rendre,
S'il veut par son devoir se procurer la paix :
Ou s'il veut, que du bruit, nous passions aux effets.
Mais en lui, ces hérauts trouvent une âme altière,
Qui de notre fureur augmente la matière.
185 D'une audace effrontée, il repart aigrement,
Qu'il trouvera sa paix, en notre monument,
Qu'il a depuis longtemps, appris de son courage,
À ne s'effrayer pas d'un si léger orage,
Et que ses gens, et lui, vieillis dans les hasards,
190 Verraient sans peur le foudre, aux mains même de Mars.
Mon maître, à ce rapport, fait sortir notre armée,
D'un funeste flambeau la guerre est allumée,
Les drapeaux déployés, chacun marche en son rang
Et ne respire plus, que carnage, et que sang ;
195 L'ennemi d'autre part, en superbe équipage,
L'impatience aux mains, et l'audace au visage,
Sort l'enclos de sa ville, et par un vain orgueil,
Semble sur ces remparts marquer notre cercueil,
D'un, et d'autre côté les trompettes résonnent,

Ptérèle : Roi des Taphiens, père de Cymethon.

200 La terre d'alentour rend les airs qu'elles sonnent,
À ce bruit éclatant, le coeur croît aux soldats,
Et cette noble ardeur leur fait croître le pas,
Les Chefs, des deux partis, après quelques prières,
Par qui chacun se croit rendre les Dieux prospères,
205 Sollicitent leurs gens, et marchent à la fois,
Mais font mieux par l'exemple, encor que par la voix.
Alors, tout ce qu'on a d'adresse, et de courage,
En ce pressant besoin, on le met en usage,
L'effet de la promesse, en l'ouvrage se voit,
210 Le sang dérobe au fer la lueur qu'il avait,
Il tombe par ruisseaux, il coule à chaque atteinte,
L'herbe en prend la couleur, et la terre en est teinte,
Chaque arme, à chaque choc, produit autant d'éclairs,
Le bruit en retentit dans le milieu des airs,
215 Et cet humide lieu, non sans raison s'étonne,
Que hors de son espace, il pleuve, éclaire et tonne ;
La victoire à la fin se déclare pour nous,
Il tombe autant de corps, que nous portons de coups,
Le mort, et le mourant, pêle-mêle s'entasse,
220 Mais, leur trépas est beau, chacun meurt en sa place,
L'ordre est en ce désordre, et de ces nobles coeurs,
Le courage Héroïque étonne les Vainqueurs.
Avec nous leur vertu, leur partage la gloire,
Mais la force, et le sort nous donnent la victoire ;
225 Nos efforts sont suivis, d'un prospère succès,
Et notre joie alors, va jusques à l'excès.

MERCURE.

Certes, la vérité, (hors de ce qui le touche)
Sort nûment, et sans art, de sa profane bouche,
Car nous vîmes du Ciel, les deux camps se heurter,
230 Mon père y mit la main.

SOSIE.

J'oubliais d'ajouter,
Que le plus noble exploit qui finit la querelle,
Fut celui de mon Maître, en la mort de Ptérèle,
Sa main, rouge du Sang, de ce superbe Roi,
Remplit ce qui resta de terreur et d'effroi,
235 L'espoir abandonna ces Généreuses âmes,
Et lors, nos Gens sans peine achevèrent leurs trames,
Enfin, ce grand combat, finit avec le jour ;
Mais jamais le Soleil ne fit un si long tour ;
Quelque heureux qu'il nous fut, il me fut une année,
240 Car je ne mangeai point, de toute la journée,
Je fus du rang des morts, et la faim en effet,
Me fit autant mourir, que le fer aurait fait.
En ces mots, à peu près, je ferai ma harangue,
Certes, je n'osais, tant espérer de ma langue,
245 Elle a fait son devoir, en cette occasion,
Et n'a rien entrepris à ma confusion.
Marchons donc, je m'amuse, et ma charge me presse,
D'aller de ce récit, réjouir ma Maîtresse.

MERCURE.

Prenons de sa figure, et de son propre nom,
250 Le droit de le chasser de sa propre maison :
Mettons, feintes, serments, et malice en usage,
Représentons ses moeurs, ainsi que son visage ;
Battons-le de ses traits : mais pourquoi dans les cieux,
D'un si fixe regard attache-t-il ses yeux ?

SOSIE, regardant le Ciel.

255 Par quelle ivrognerie, ou quel plaisant caprice,
A, le Dieu de la nuit, oublié son office ?
Il semble que ces feux cloués au firmament,
Contre leur naturel n'aient plus de mouvement,
Je ne vois dévaler dans leurs grottes liquides,
260 Orion, ni Vesper, ni les Sept Atlantides :
La Lune semble fixe, et jamais le Soleil
Si leur cours est si lent, ne rompra son sommeil :

MERCURE.

Achève, heureuse nuit, d'obéir à mon père,
Et de longtemps encor, ne finis ta carrière.

SOSIE.

265 Amants, que cette nuit vous veut favoriser.

MERCURE.

Mon père en fait l'épreuve, et sait bien en user.

SOSIE.

Autre ne fut jamais de si longue durée,
Qu'une, où de mille coups, j'eus la peau déchirée,
Où cent valets sur moi, se lassèrent les bras ;
270 La Lune, pour me voir arrêta court ses pas,
De vrai, cette première, était plus longue encore,
Et je désespérais du retour de l'Aurore.
J'arrive, enfin chez nous, entrons, nous y voici :
Mais, à l'heure qu'il est, que fait cet homme ici ?

MERCURE.

275 Il est poltron, au point, où plus on le peut être.

SOSIE.

Je crains bien, pour ma bourse un changement de maître.

MERCURE.

Il tremble.

SOSIE.

Et je conçois, du bruit que font mes dents,
Un présage assuré de mauvais accidents.

280 Cet homme officieux, s'étonnant que je veille,
Quand si profondément, tout le monde sommeille,
Soigneux de mon repos, plus qu'il n'en est besoin,
Me va faire dormir, sans doute, à coups de poing.
Combien de ce repos, la crainte me travaille,
Dieux ! Quel homme voilà, quel port, et quelle taille !

MERCURE.

285 Pour accroître sa peur, menaçons, parlons haut,
Sus mes poings, donnez-moi le repas qu'il me faut ;
Faites un compagnon de sort, et de disgrâce,
Aux quatre hommes, qu'hier, j'assommaï sur la place,
Ils surent, qu'au besoin, vous êtes bons et lourds.

SOSIE.

290 Je ferai le cinquième ! Ô malheur de mes jours !

MERCURE.

De votre premier coup, ne laissez dents en bouche.

SOSIE.

Hé ! De quoi donc manger ? Je suis mort, s'il me touche.

MERCURE.

Voici de la matière, à votre noble ardeur,
Je sens ici quelqu'un.

SOSIE.

Ô la funeste odeur !

MERCURE.

295 Il ne peut être loin, et vient de long voyage.

SOSIE.

Cet assommeur devine.

MERCURE.

Il approche, courage.

SOSIE.

Si tu me dois toucher, contre ce mur, au moins,
Par gloire, ou par pitié, daigne amollir tes poings.

MERCURE.

Chargeons-le d'importance.

SOSIE.

300 Hé ! Je suis las de sorte,
Que sans charge moi-même, à peine je me porte !

MERCURE.

Mais, où ce malheureux détourne-t-il ses pas ?

SOSIE.

Quel serait mon bonheur, s'il ne me voyait pas ?

MERCURE.

Sa voix, ou je m'abuse, a frappé mon oreille.

SOSIE.

Et sa main, va frapper la mienne, à la pareille.

MERCURE.

305 Il vient, je l'aperçois.

SOSIE.

J'ignore qui je suis,
En l'état malheureux, où mes jours sont réduits ;
De peur, le poil me dresse, et tout le corps me tremble ;
Mon ambassade, et moi, sommes péris ensemble.
Mais ta vertu, Sosie, au besoin se dément
310 Il est seul, comme toi, parle-lui hardiment.

MERCURE.

Toi, qui portes Vulcain, en cette corne esclave.

SOSIE.

Mais toi, qui brises tout, et qui fais tant du brave.

MERCURE.

Où s'adressent tes pas ?

SOSIE.

Que t'importe ! Où je veux.

MERCURE.

Es tu libre, ou captif ?

SOSIE.

Oui.

MERCURE.

Mais lequel des deux ?

SOSIE.

315 Lequel des deux me plaît, ou tous les deux ensemble.

MERCURE.

Ce maraud veut périr.

SOSIE.

Tel menace, qui tremble.

MERCURE.

Mais, qui (de grâce) es-tu ? Qui t'amène en ce lieu ?

SOSIE.

J'appartiens à mon Maître, es-tu content ? Adieu.

MERCURE.

J'arracherai, pendard cette langue effrontée :

SOSIE.

320 Ses remparts sont trop bons, pour s'y voir affrontée.

MERCURE.

Poltron, répliques-tu ? Que viens-tu faire ici ?

SOSIE.

Mais que cherches-tu, toi qui t'en mets en souci ?

MERCURE.

Créon, y fait veiller les gardes de la ville.

SOSIE.

325 Oui, mais notre retour rend ce soin inutile.
Va, laisse cette charge, aux gens d'Amphitryon.

MERCURE.

Ami, qui que tu sois, ou domestique, ou non.

SOSIE.

Eh bien ?

MERCURE.

Fuis tôt, et perds cette humeur suffisante,
Ou ta réception ne sera pas plaisante.

SOSIE.

330 Je fuis de ce logis ; c'est où tendent mes pas,
Et tous tes vains discours, ne m'en chasseront pas.

MERCURE.

Je te vais rendre vain, sais-tu de quelle sorte ?
En ne te chassant pas, mais faisant qu'on t'emporte ;

Ça mes poings, travaillons.

SOSIE.

335 Mais pour quelle raison,
Me met un étranger, hors de notre maison ?
Quel droit y prétend-il ?

MERCURE.

Hors de ta maison traître !

SOSIE.

Oui, puisque j'y demeure, et qu'elle est à mon Maître.

MERCURE.

Quel maître ?

SOSIE.

Amphitryon, Chef du Peuple Thébain,
Qui chargé de lauriers, arrivera demain.

MERCURE.

Et, ton nom, imposteur ?

SOSIE.

On m'appelle Sosie.

MERCURE.

340 Ô Dieux ! Quelle impudence, ou quelle frénésie !

SOSIE.

Je ne m'abuse point, je parle sainement.

MERCURE.

L'imposteur, l'effronté, de quelle audace il ment !
On t'appelle.

SOSIE.

Sosie.

MERCURE.

345 À ton dam, misérable,
Tu viens si prestement, de forger cette fable ;
De cette invention cent coups seront le prix.

Il le bat.

SOSIE.

Au secours, aux voleurs, tout est sourd à mes cris.

Dam : en langage ordinaire, signifiait autrefois, perte et dommage, et n'est plus en usage qu'en cette phrase : s'il lui arrive du mal, à son dam, pour dire, ce sera lui qui en souffrira le dommage. [F]

MERCURE.

Au mensonge, pendard, tu joins encor la plainte ?

SOSIE.

Je ne t'ai point menti, je t'ai parlé sans feinte.

MERCURE.

Quoi Sosie est ton nom ?

SOSIE.

Je te l'ai dit, hélas !

MERCURE.

350 Sosie ?

SOSIE.

Et plût au Ciel, ne le fussé-je pas ?

MERCURE.

Mes poings, cent coups encor, pour cette menterie.

SOSIE.

Qui veux-tu que je sois, dis-moi, donc, je te prie ;
Épargne un malheureux.

MERCURE.

Dis ton nom, affronteur.

SOSIE.

355 Je suis ce qui te plaît, je suis ton serviteur,
Car tes coups m'ont fait tien.

MERCURE.

Ton audace est extrême,
Jusques à m'affronter, et prendre mon nom même ?
C'est moi, qui suis Sosie, et dans cette maison,
Jamais autre que moi, n'en a porté le nom.
Que viens-tu faire ici ?

SOSIE.

360 Chercher mon cimetière !
Et fournir à tes coups une indigne matière.

MERCURE.

Es-tu Sosie encor, réponds, qui l'est de nous ?

SOSIE.

Plût aux Dieux, le fût-il, et reçût-il les coups ?

MERCURE.

Approche, dis ton nom, parle, quel est ton maître ?

SOSIE.

365 Tu m'as mis en état, de ne me plus connaître.
À quelle déité s'adresseront mes vœux.
Mon Maître est.

MERCURE.

Qui ?

SOSIE.

Je suis.

MERCURE.

Quoi ?

SOSIE.

Rien, si tu ne veux.

MERCURE.

Que t'apporte mon nom ? Et quelle extravagance,
Te le fait usurper avec tant d'arrogance ?

SOSIE.

370 De grâce, permets-moi de parler librement,
Tu sauras qui je suis, en deux mots seulement.

MERCURE.

Oui parle, ma bonté t'accorde cette trêve.

SOSIE.

Amphitryon.

MERCURE.

Dis tôt.

SOSIE.

Sosie.

MERCURE.

Après achève.

SOSIE.

Sosie, Amphitryon.

MERCURE.

Que crains-tu, parle tôt.

SOSIE.

Faisons donc trêve aux coups, ou je ne dirai mot.

MERCURE.

375 Oui, je te la tiendrai.

SOSIE.

Je te crois, mais sur peine.

MERCURE.

Que Mercure, à jamais prenne Sosie en haine.

SOSIE.

Pour rompre son serment, il est trop généreux.

MERCURE.

Parle.

SOSIE.

Je suis Sosie.

MERCURE, le battant.

Encore, malheureux.

SOSIE.

Arrête, j'ai fait trêve, et ton serment te lie.

MERCURE.

380 Ces coups sont un remède à guérir ta folie,
Et ton mal je m'assure, est déçu de moitié.

SOSIE.

Ô déplaisant remède, importune pitié !
Fais ce qui te plaira, mais cette violence,
Ne saurait plus longtemps, m'obliger au silence.
385 Ta fourbe peut bien être un obstacle à mes pas :
Mais toutes tes raisons ne me changeront pas.
Je n'emprunte le nom, ni la forme d'un autre,
Je suis le vrai Sosie, et ce logis est nôtre.

MERCURE.

Ô le fou ! L'insensé !

SOSIE.

390 Ce sont tes qualités.
Mon Maître Amphitryon, ses ennemis domptés,
Ne m'a-t-il pas du port, envoyé vers Alcmène
Lui conter du combat, la nouvelle certaine ?
N'en arrivai-je pas une lanterne en main ;

Voilà pas le Palais de ce Prince Thébain :
395 Ne te parlai-je pas ? Sais-je pas que je veille ?
Tes poings ne m'ont-ils pas étourdi cette oreille ?
Que n'opposai-je donc ma défense à tes coups ?
À quoi perds-je le temps, que n'entraî-je chez nous ?

MERCURE.

Dieux ! De quelles couleurs il sait peindre un mensonge ;
400 Dois-je croire mes sens, veillai-je, ou si je songe ?
Il dit de point en point, ce qui m'est arrivé ;
Car mon Maître en effet le combat achevé,
Et sa main de Ptéréle, ayant coupé la trame,
M'a du port Euboïque, envoyé vers sa femme,
405 Lui conter de nos faits l'heureux événement.

SOSIE.

Je ne me connais plus ! En cet étonnement,
Il me mettrait enfin aux termes de le croire ;
Quel présent lui fut fait, après cette victoire ?

MERCURE.

D'un vase précieux, où Ptéréle buvait.

SOSIE.

410 Il sait tout mieux que nous, sans doute il nous suivait.

MERCURE.

Que mon Maître aussitôt fit marquer de ses armes.

SOSIE.

Quelle lumière, ô Dieux dissipera ces charmes.
Il l'a déjà sur moi, par la force emporté,
Et la raison encor, semble de son côté.
415 Mais ma mémoire, enfin, a de quoi le confondre,
Et sans être moi-même, il n'y saurait répondre.
Lorsque plus vivement, choquaient les bataillons,
Qu'allas-tu faire seul, dedans nos pavillons ?

MERCURE.

D'un flacon de vin pur.

SOSIE.

Il entre dans la voie.

MERCURE.

420 Pris d'un muid frais percé, j'allai faire ma proie,
Hardi, je l'assaillis, et lui tirai du flanc,
Cette douce liqueur, qui tenait lieu de sang.

SOSIE.

Je suis sans repartie, après cette merveille,
S'il n'était par hasard caché dans la bouteille.
425 Il me ne reste plus, avec quoi contester.

MERCURE.

Eh bien, suis-je Sosie ? As-tu lieu d'en douter ?
T'ai-je assez bien guéri de cette frénésie ?

SOSIE.

Mais moi, qui suis-je donc ? Si je ne suis Sosie ?

MERCURE.

Prends ce nom, si tu veux, quand je l'aurai quitté,
430 Mais devant, défais-toi de cette vanité.

SOSIE.

Certes, à dire vrai, plus je le considère,
D'autant plus ma créance, à ma crainte défère ;
Il n'a proportion, couleur, marque, ni trait,
Que le miroir aussi ne marque en mon portrait ;
435 On ne peut qu'ajouter, à ce rapport extrême,
En un autre, aujourd'hui, je me trouve moi-même,
Démarche, taille, port, menton, barbe, cheveux,
Tout enfin est pareil, et plus que je ne veux ;
Mais cet étonnement fait-il que je m'ignore ?
440 Je me sens, je me vois, je suis moi-même encore ;
Et j'ai perdu l'esprit, si j'en suis en souci,
Ne l'interrogeons plus, entrons, qu'attends-je ici ?

MERCURE.

Traître, où vas-tu ?

SOSIE.

Chez nous.

MERCURE.

Ha ! C'est trop, le Ciel même,
Ne te pourrait soustraire à ma fureur extrême,
445 Tu t'obstines encor, à me persécuter !

SOSIE.

Comment de mon devoir puis-je donc m'acquitter,
Ne m'est-il pas permis, de dire à ma Maîtresse,
Ce qui m'est ordonné, par une charge expresse ?

MERCURE.

Oui, mais non à la mienne, ou de ce même seuil,
450 Où tu veux aborder, je ferai ton cercueil.

SOSIE, s'en allant.

Retirons-nous plutôt, ô prodige ! Ô nature !
Où me suis-je perdu ? Quelle est cette aventure ?
Qui croira ce miracle, aux mortels inconnu ?
Où me suis-je laissé ? Que suis-je devenu ?
455 Comment peut un seul homme, occuper double place ?
Moi-même, je me fuis, moi-même je me chasse,

Je porte tout ensemble, et je reçois les coups,
Je me vais éloigner, et je serai chez nous.
Quel est cet accident ? Retournons à mon Maître,
460 Et plutôt au Ciel aussi, qu'il me pût méconnaître
De cet heureux malheur, naîtrait ma liberté,
Et ce serait me perdre, avec utilité.

SCÈNE IV.

MERCURE, seul.

Ai-je avec gloire, enfin abattu son audace ?
Ne l'ai-je pas réduit, à me céder la place ?
465 Mon père, cependant, sans importunité,
Possède le sujet, qui tient sa liberté :
Son absolu pouvoir, se permet toute chose,
Ni refus, ni froideur, à ses vœux ne s'oppose,
Son bonheur est tout pur, et ses ravissements,
470 Passent les voluptés des plus heureux Amants.
Mais comblé des faveurs d'une beauté si rare,
L'heure approche bientôt, qu'il faut qu'il s'en sépare,
Et le jour doit enfin succéder à la nuit.
Taisons-nous, le voici, la porte a fait du bruit.

SCÈNE V.

Jupiter, Alcmène, Mercure.

JUPITER, sous la figure d'Amphitryon.

475 Avec ce baiser, je te laisse mon âme,
Adieu, conserve autant, que j'emporte de flamme,
Hyménée, à mes yeux, ne fut jamais si beau,
Jamais d'un si beau feu n'éclaira son flambeau ;
Jamais de Jupiter, les agréables crimes
480 En douceur, n'ont passé nos baisers légitimes ;
Surtout conserve-toi ; le temps est expiré,
Où nous doit naître un fruit, si longtemps désiré,
Où Thèbes de ma couche attend un Capitaine,
Digne sang de mon sang, et de celui d'Alcmène.

ALCMÈNE.

485 Quel si pressant besoin, vous tire de ce lieu,
Où le salut à peine, a précédé l'adieu ?

JUPITER.

Je m'acquitte des soins, où Créon me destine ;
Par l'absence du Chef, tout le corps se ruine,
Mon amour, même, ici, dérobe à mon devoir,
490 Ce court et doux moment, que j'ai pris pour te voir ;
Moi-même j'ai voulu t'apprendre les nouvelles,
Du fruit de mon voyage, et du sort des rebelles ;
Et t'offrir de ma main, ce riche vase d'or,
Qui jadis de Ptérèle, embellit le trésor ;

495 Adieu, laisse-moi rendre un devoir à mes armes,
Et laisse mon retour, au seul soin de tes charmes.

Elle rentre. Il dit seul.

Déesse du repos, nuit, mère du sommeil,
Achève enfin ta course, et fais place au Soleil.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Amphitryon, Sosie.

AMPHITRYON.

Marche tôt.

SOSIE.

Je vous suis.

AMPHITRYON.

Marche, peste des hommes.

SOSIE.

500 Tels sont nos attributs, malheureux que nous sommes,
Pestes, ivrognes, fous, impudents, effrontés,
On nous donne à bon prix, toutes ces qualités,
Défiances, soupçons, coups, injures, menaces,
Le servage est l'objet, de toutes ces disgrâces.

AMPHITRYON.

505 Tu murmures pendard ?

Pendard : qui a commis des actions
qui mérite la corde [pendaison], la
potence. [F]

SOSIE.

Et pour dernier malheur,
On y défend encor la plainte à la douleur.

AMPHITRYON.

Ma patience ô Dieux ! est bien incomparable !
D'avoir pu si longtemps souffrir ce misérable.

SOSIE.

510 Dites ce qui vous plaît, suivez votre courroux,
C'est à moi de souffrir, puisque je suis à vous,
Mais je ne vous dirai quelque sort qui me suive
Que la vérité même, et que ce qui m'arrive.

AMPHITRYON.

Oses-tu malheureux, encor me soutenir,
Ce qui ne fut jamais, ni ne peut advenir,
515 Qu'étant ici présent, tu sois chez nous encore ?

SOSIE.

C'est l'effet d'un pouvoir, que moi-même j'ignore,
Mais je ne vous mens point.

AMPHITRYON.

Misérable est celui,
Sur qui pend le malheur, qui t'attend aujourd'hui.

SOSIE.

Je ne me défendrai d'un traitement si rude,
520 Qu'avecques la vertu, qu'enjoint la servitude.

AMPHITRYON.

Ton impudence encor, s'obstine à me jouer !
C'est bien haïr ta vie, il le faut avouer,
Tu m'oses soutenir, avecque tant d'audace,
Qu'un même homme, en même heure, occupe double place ?

SOSIE.

525 Je le maintiens encor.

AMPHITRYON.

Te confondent les Dieux.

SOSIE.

Leur foudre, si je mens, m'extermine à vos yeux.

AMPHITRYON.

Quelle confusion, à la mienne est pareille ?
Et combien justement, douté-je, si je veille ?

SOSIE.

Que désirez-vous plus, je vous l'ai dit cent fois,
530 Et vous verrez l'effet s'accorder à ma voix ?
À quoi tant répéter ce discours inutile,
Me voici dans les champs, et je suis à la ville.
Parlé-je à cette fois assez disertement,
En termes assez clairs, assez distinctement ?
535 Nos fautes font bien moins, que votre défiance,
Ce malheur, qui chez vous nous ôte la créance,
Malheur, Amphitryon, à ceux que comme moi
Un sort abject, et bas, rend indignes de foi.

AMPHITRYON.

540 Traître, qui te croira, quel esprit si crédule,
Ne tiendra, comme moi, ce conte ridicule,
Que tu sois au logis, et que tu sois ici.

SOSIE.

J'en suis le plus confus, et le plus en souci ;
Mais il n'est rien plus vrai.

AMPHITRYON.

Dessus quelle apparence,
As-tu si fermement fondé cette assurance !

SOSIE.

545 Il est trop vrai, vous dis-je, et cet étonnement,
S'il vous touche si fort, me touche également.
Je n'ai pas cru d'abord à cet autre moi-même,
J'ai démenti mes yeux, sur ce rapport extrême,
550 Mais j'ai tant fait, enfin, que je me suis connu,
Je me suis tout conté, comme il est advenu,
Jusques à me citer la coupe de Ptérèle,
J'ai mon nom, mon habit, ma forme naturelle,
Enfin, je suis moi-même, et deux gouttes de lait,
555 N'ont pas à mon avis un rapport si parfait.
J'ai trouvé, quand bien las, j'ai ma course achevée.

AMPHITRYON.

Quoi ?

SOSIE.

Que j'étais chez nous, avant mon arrivée,
Je travaillais ensemble, et j'étais en repos,
Fatigué par les champs, et là frais et dispos.

AMPHITRYON.

560 Dieux ! Comme il est troublé ! Cette disgrâce insigne
Est le fatal présent, de quelque main maligne,
Quelque méchant esprit rencontré sur ses pas.

SOSIE.

Vous l'avez deviné, je ne le nierai pas.
Cette maligne main, si forte et si hardie,
D'un orage de coups, m'a la joue étourdie.

AMPHITRYON.

565 Qui t'a battu ?

SOSIE.

Moi-même.

AMPHITRYON.

Et pourquoi ?

SOSIE.

Sans raison.

AMPHITRYON.

Toi ?

SOSIE.

Mais (vous dis-je) moi, qui suis à la maison.

AMPHITRYON.

Écoute, observe ici l'ordre que je désire,
Et réponds mot, pour mot, à ce que je vais dire ;
Quel est premièrement, ce Sosie inconnu,
570 Qui t'a tout raconté, ce qui t'est advenu ?

SOSIE.

Il est votre valet.

AMPHITRYON.

Trêve à sa courtoisie.
Deux me sont superflus, et j'ai trop d'un Sosie.

SOSIE.

Le Ciel ne soit jamais favorable à mes vœux,
Si je ne vous fais voir, que vous en avez deux.
575 Celui que je vous dis, ma vivante peinture,
Passerait pour moi-même aux yeux de la nature,
Il m'est pareil de nom, de visage, de port,
Il m'est conforme en tout, il est grand, il est fort,
Et m'a de sa valeur rendu des témoignages,
580 Enfin, je suis doublé, doublez aussi mes gages.

AMPHITRYON.

Un semblable miracle est trop prodigieux,
Pour m'en fier à moins, qu'au rapport de mes yeux,
Mais as-tu vu ma femme ?

SOSIE.

Ayant fait mon possible,
Pour me rendre d'abord votre porte accessible,
585 Enfin, rompu de coups, j'ai rebroussé mes pas.

AMPHITRYON.

Et qui t'en a chassé ?

SOSIE.

Moi, ne vous dis-je pas ?
Moi, que j'ai rencontré, moi qui suis sur la porte,
Moi, qui me suis moi-même ajusté de la sorte,
Moi, qui me suis chargé d'une grêle de coups,
590 Ce moi, qui m'a parlé, ce moi qui suis chez vous.

AMPHITRYON.

Le Sommeil t'a surpris, t'a montré ton image,
Et ne t'a fait qu'en songe accomplir ton voyage.

SOSIE.

Non, non, vos propres yeux vous le feront savoir,
Ce n'est point en dormant, que je fais mon devoir,
595 J'ai veillé pour mon mal, j'ai veillé pour ma honte,
Veillant je me suis vu, veillant je vous le conte.
Je me suis de cent coups, veillant froissé les os,
J'ai veillé malheureux, et trop pour mon repos.

AMPHITRYON.

Hâtons-nous, suis mes pas, et m'oblige à te croire,
600 Faisant mes propres yeux, témoins de cette histoire ;
Par cette vue enfin, je resterai confus.

SOSIE.

Allons, mais que les coups, s'il se peut n'en soient plus.

SCÈNE II.

Alcmène, Céphalie.

ALCMÈNE.

Par quel ordre fatal, ma chère Céphalie,
Faut-il que la douleur, aux voluptés s'allie ;
605 Quel important besoin, quelle nécessité,
Enchaîne ainsi la peine, à la prospérité.
C'est la première loi, des lois de la nature,
Qu'ici bas un plaisir s'achète avec usure,
Aux grands, comme aux petits, aux rois, comme aux bergers,
610 Les maux sont naturels, et les biens étrangers.
Je l'éprouve chétive, et je sais par moi-même,
Quelles sont les rigueurs de cette loi suprême,
Moi, dis-je, dont tu vois, que les tristes amours,
Pour une bonne nuit, ont tant de mauvais jours ;
615 Moi veuve d'un vivant, moi triste et solitaire
Dont le Soleil se couche, aussitôt qu'il éclaire.
Tu vois qu'Amphitryon, en une même nuit,
Entre, sort, vient, s'en va, se laisse voir, et fuit,
Sa venue en mes yeux trouve à peine des charmes,
620 Que sa perte aussitôt, y veut trouver des larmes ;
Son retour me ravit, mais ce ravissement,

Par l'ennui du départ, est payé doublement.

CÉPHALIE.

Ce plaisir, pour le moins, doit soulager vos peines,
Qu'il ramène vainqueur, les légions Thébaines,
625 Qu'il a fait une histoire, illustre à nos neveux,
Que ses moindres exploits ont surpassé nos vœux ;
Que la rébellion laisse nos terres calmes,
Et qu'il revient chargé de lauriers, et de palmes.
Ces prix de sa valeur, ces rameaux toujours verts,
630 Feront durer son nom, autant que l'Univers,
Il a mis sa mémoire au rang des belles choses,
Il n'a plus à cueillir, que des lys, et des roses,
Et désormais, vos yeux, ces tyrans amoureux,
De tous ses ennemis, sont les plus dangereux.

ALCMÈNE.

635 Il est vrai que l'honneur dessus l'amour l'emporte,
Tant honnête soit-elle, et tant soit-elle forte.
De tous les beaux objets, la gloire est le plus doux,
Aussi de tous les biens, ce bien seul est à nous.
Les trésors sont des biens, mais il les faut défendre,
640 On vante un noble sang, mais on le peut répandre,
Ce soir emportera, tel qui vit aujourd'hui,
Et de ses jours le sort est plus maître que lui.
La vertu, ce seul bien, de soi-même dispose,
Elle possède tout, et donne toute chose,
645 Et le sort ; mais que dis-je, il revient sur ses pas ?

SCÈNE III.

Amphitryon, Alcmène, Sosie, Céphalie.

AMPHITRYON.

Le plaisir est plus doux, quand on ne l'attend pas,
Et ma vue en ce lieu sera d'autant plus chère,
Qu'elle est moins attendue, et que moins on l'espère.

ALCMÈNE.

De quel avis nouveau, naît ce prompt changement ?
650 Je ne sais que juger, en cet étonnement ;
Ma chaste affection, lui serais-tu suspecte ?
Douterait-il, Hymen, combien je te respecte ?
Vient-il voir à quel point me touche son départ ?
Quelque tard qu'il arrive, il vient encore tard ;
655 J'ignore quelle fin son retour se propose,
Mais je bénis l'effet, quelle qu'en soit la cause.

AMPHITRYON, l'abordant.

Le Ciel te rie, Alcmène, et soient bénis les Dieux,
Dont le soin provident, me ramène en ces lieux.
Viens-je aussi désiré, que je te suis fidèle ?
660 Et t'es-tu conservée, aussi saine, que belle ?

Provident : qui est doué de l'attribut
appelé providence. [L]

SOSIE.

Le beau ravissement ! et le plaisant transport,
Qu'elle nous veut marquer, par ce muet abord !
Quelle est cette surprise, et quel trouble l'agite ?
La porte aurait parlé, depuis qu'elle médite.

AMPHITRYON.

665 Dieux ! quels sont ces mépris, et ces retardements,
Que ta défense apporte à nos embrassements ?

ALCMÈNE.

Mais quel dessein plutôt, ou quelle humeur vous porte,
À me venir railler, et jouer de la sorte ?
670 Qui, vous oyant parler, ne croirait qu'à ce jour,
Vous faites en ce lieu, votre premier retour ?
Et que vous m'apportez les premières nouvelles,
De votre heureux succès, et du sort des rebelles.

AMPHITRYON.

Qui le croirait ainsi, ne s'abuserait pas !
Je viens de prendre port, j'arrive de ce pas.
675 Et ce baiser payé d'une froideur si forte,
Est le premier salut, que ma bouche t'apporte.

ALCMÈNE.

Raillons, s'il faut railler, vos plaisirs me sont doux,
Et je suis obligée, à souffrir tout de vous :
680 Mais quel sujet retarde, ou rompt votre voyage ?
Avez-vous observé quelque mauvais présage ?
Êtes-vous menacé par le vol des oiseaux ?
Quelque soudain orage a-t-il ému les eaux ?
Avez-vous redouté le pouvoir de Neptune ?
Et laissez-vous l'armée au soin de la fortune ?

AMPHITRYON.

685 Et quand, s'il t'en souvient, partis-je de ce lieu ?

ALCMÈNE.

Au lever du Soleil, vous m'avez dit adieu.

AMPHITRYON.

Sosie, écoute, ô dieux ! quelle est sa frénésie ?

ALCMÈNE.

Je croirai là-dessus le rapport de Sosie.

SOSIE.

690 Elle dort, laissons-la, nous troublons son repos,
Peut-elle, sans rêver, nous tenir ces propos ?

ALCMÈNE.

Non non, je vous entends, je discours, et je veille ;
Veillant je vous ai vus.

AMPHITRYON.

Quelle est cette merveille ?

SOSIE.

Si d'un pilote adroit nos vaisseaux gouvernés,
Dormants, jusqu'en ce lieu nous avaient amenés ?
695 Et que ce bon nocher pût introduire au monde
L'art de ramer sur terre, aussi bien que sur l'onde ?

AMPHITRYON.

Tu nous brouilles encor, en cette occasion ;
Et veux entretenir cette confusion.

SOSIE.

700 C'est irriter les fous, que de les contredire,
La folie est un mal, que le remède empire.

AMPHITRYON.

À quoi, dois-je imputer un si mauvais accueil,
À ton extravagance, ou bien à ton orgueil ?
Est-ce là cet abord, de respect, et de flamme,
Que doit à son époux une pudique femme ?
705 Sont-ce là ces transports, d'amour, et de devoir,
Qu'en ces occasions, tu m'as toujours fait voir ?

ALCMÈNE.

710 Hier, à votre arrivée, avec quelle allégresse,
Vous vins-je recevoir, et vous fis-je caresse ?
Je craignis, justement, que ma civilité,
Ne passât du devoir, à l'importunité.

CÉPHALIE.

S'il en était besoin, j'en rendrais témoignage.

AMPHITRYON, à Sosie.

Nous sommes tous deux fous, si l'un et l'autre est sage.

SOSIE.

Mais peut-être tous quatre, et c'est mon sentiment.

AMPHITRYON.

715 Alcmène, est-ce folie, ou divertissement ?
Que t'est-il arrivé ? Quelle douleur te presse ?
Ce fâcheux accident, naît-il de ta grossesse ?

ALCMÈNE.

Sosie était présent.

SOSIE.

Il ne m'en souvient point ; ô le débat plaisant !

AMPHITRYON.

Il rit, et justement, de ton erreur extrême.

ALCMÈNE.

Peut-il, instruit par vous, parler contre vous-même ?

AMPHITRYON.

745 Dis-le, si tu le sais, m'as-tu vu l'aborder ?

SOSIE.

Êtes-vous fol aussi de me le demander,
La voyant, comme elle est, de sens si dépourvue ?

AMPHITRYON.

Au moins crois l'un des deux.

ALCMÈNE.

Je ne crois que ma vue,
Je vous parle sans art, et sans déguisement,
750 Et n'ai point d'intérêt à parler autrement.
Mais désavouerez-vous une preuve certaine,
Dont je vous vais convaincre, et me tirer de peine ;
Ne tiens-je pas de vous, ce riche vase d'or
Dont on vous fit présent ? Le nierez-vous encor ?

AMPHITRYON.

755 Non, il t'est destiné, t'en a-t-on avertie ?

ALCMÈNE.

Vous me l'avez baillé.

AMPHITRYON.

Quand ?

ALCMÈNE.

À votre sortie.
Trouverez-vous encor, de quoi le contester ?
Vous plaît-il de le voir, le ferai-je apporter ?

AMPHITRYON.

Voyons ; dieux, quel miracle, égale ce prodige ?

ALCMÈNE.

760 Apportez Céphalie.

SOSIE.

Elle est folle, vous dis-je,
Le voici, que je porte, il est dans ce sachet,
Fermé de votre main, et de votre cachet.

AMPHITRYON.

Le sceau, me semble entier.

SOSIE.

Avant que de ce terme,
765 Elle passe en un pire, ordonnez qu'on l'enferme,
Pour votre sûreté, comme pour son repos.

AMPHITRYON.

Cet avis ce me semble, est assez à propos.

ALCMÈNE.

Il est bien véritable, il faut que je le die,
Que les fous en autrui, trouvent leur maladie,
770 Qu'ils tiennent tous esprits dans le défaut des leurs,
Et qu'ils se peignent tout de leurs propres couleurs.

SCÈNE IV.

CÉPHALIE etc.

Le voici.

ALCMÈNE.

Donnez-moi. Voyez si cette folle,
Vous a fait concevoir une attente frivole,
Vous qui désavouez, ce que vous avez fait ;
Est-ce une illusion, ou ce vase, en effet.

AMPHITRYON.

775 Ô Dieu, maître des dieux ! divinité suprême !
Sosie, approche, tiens, le voilà, c'est lui-même.
Elle nous a charmés.

SOSIE.

Il le faut croire ainsi,
On ne le peut sans charme, avoir ôté d'ici.

AMPHITRYON.

Ouvre, romps le cachet.

SOSIE.

780 L'art veut à reproduire, imiter la nature,
Et comme vous, et moi, sommes déjà doublés,
Ce vase l'est encor, ou nous sommes troublés.

AMPHITRYON.

Hâte-toi.

SOSIE.

Voilà fait. Ô Dieux !

AMPHITRYON.

Apporte, monstre.

SOSIE.

785 Que vous puis-je montrer, si rien ne s'y rencontre ?
Ô prodige inouï !

AMPHITRYON.

Traître, il le faut trouver. Retourne sur tes pas,

SOSIE.

Pour me l'avoir commis, qu'importe qui le rende ? Ne le tient-elle pas ?

AMPHITRYON.

De qui l'as tu reçu ?

ALCMÈNE.

De qui me le demande.

AMPHITRYON.

À quelle heure, où, comment, dis tout, de point, en point.

ALCMÈNE.

790 Je vous vais tout conter, je ne m'en défends point.
Hier au point que la nuit tendait ses sombres voiles,
Et qu'on voyait au ciel les premières étoiles.

AMPHITRYON.

Après.

ALCMÈNE.

Je vous tendis les bras.

Le vers 793 n'est pas un alexandrin.
Voir haut de la page 57 de l'édition
originale.

AMPHITRYON.

Un si courtois accueil déjà ne me plaît pas.

ALCMÈNE.

795 Je reçus, et rendis le salut ordinaire.

AMPHITRYON.

J'ai peur d'avoir tant fait qu'il m'en doive déplaire ;
Mais continue, après.

ALCMÈNE.

J'appris de vous, enfin,
Des contraires partis, le contraire destin,
Et comme sous Créon, toute la terre tremble.

AMPHITRYON.

800 Lors ?

ALCMÈNE.

Il fallut manger, nous lavâmes ensemble.

AMPHITRYON.

Et puis ?

ALCMÈNE.

Nous prîmes place, où le couvert fut mis.

AMPHITRYON.

Tout cela m'est suspect, nous étions trop amis,
Enfin, après souper.

ALCMÈNE.

Fatigué du voyage.

AMPHITRYON.

Je crains, et justement, d'en savoir davantage.

ALCMÈNE.

805 Vous vous mîtes au lit.

AMPHITRYON.

Je tremble, achève, après.

ALCMÈNE.

J'en usai comme vous, et vous suivis de près.

AMPHITRYON.

Où ? C'est ici le point que sur tout j'appréhende.

ALCMÈNE.

Auprès de vous, pourquoi ? Quelle est cette demande ?

AMPHITRYON.

Comment, en même lit ?

ALCMÈNE.

810 Qu'une pudique femme a de l'honnêteté,
Et par la loi d'Hymen, immuable, et sacrée,
Qui m'y donne ma place, et m'en permet l'entrée.

AMPHITRYON.

Ô malheur !

ALCMÈNE.

Qu'avez-vous ?

AMPHITRYON.

815 Tais-toi, ne parle plus,
Ce funeste discours me rend assez confus ;
Ô malheur de mes jours, malheureux Hyménée,
Malheureuse cent fois ma triste destinée :
Ô voyage, ô triomphe à mon honneur fatal.

SOSIE.

820 Ce mal est si commun, que ce n'est plus un mal ;
Le plus fin aujourd'hui le souffre par coutume,
Et le fou seulement, de regret s'en consume.

ALCMÈNE.

Qu'est-ce ? qu'a mon époux ?

AMPHITRYON.

825 Horreur de ma maison,
Ne m'appelle jamais de ce funeste nom.
Avec d'autres que moi tu partages ma couche,
Tu reçois des baisers, d'autres que de ma bouche.
Ô Dieux ! ô Jupiter ! tu vis ce suborneur,
D'un immortel affront, diffamer mon honneur,
Et cruel, à tes yeux, tu souffris cette injure.

SOSIE.

830 Je ne sais quel caprice est celui de nature,
J'ignore son dessein, mais à ce que je vois,
Vous êtes pour le moins, aussi double que moi.
Quelqu'autre Amphitryon, se donne en votre absence

Le même soin que vous, et la même puissance,
Ailleurs que dans le camp, il s'est porté des coups,
Combattant pour autrui, l'on combattait pour vous.

ALCMÈNE.

835 J'atteste de Jupin, la majesté suprême,
Que mon lit n'a reçu de mortel, que vous-même ;
Ou que vive, je brûle, en la place, où je suis ;
Femme, j'ose jurer, mais chaste je le puis.
Les biens de mes parents sont un vil héritage ;
840 J'eus la crainte des Dieux, et l'honneur en partage ;
Ma pudeur, mon respect, ma chaste affection
Plus que tout autre bien, sont ma possession.

AMPHITRYON.

Tout esprit, tout conseil, et tout sens m'abandonne,
J'ignore qui je suis, et ne connais personne.

SOSIE.

845 Quelque savant démon, en la magie expert,
Fait qu'ainsi tout se change, et se double, et se perd.

AMPHITRYON.

Si faut-il avec soin éclairer cette affaire.

ALCMÈNE.

Vous avez liberté, comme droit de le faire.

AMPHITRYON.

Même j'en ai moyen ; si j'amène du port
850 Naucrate, ton parent, croiras-tu son rapport ?
Il sait ce que j'ai fait depuis notre venue ;
Et n'a pas d'un moment abandonné ma vue ;
Consens-tu, si sa voix convainc tes faussetés,
À rompre le lien, qui joint nos libertés ?

ALCMÈNE.

855 Soit qu'il prouve ma faute, ou me trouve innocente,
Si vous le désirez, il faut que j'y consente.

AMPHITRYON, s'en allant.

Je reviens, va Sosie, entre, et m'attends chez nous.

ALCMÈNE.

Qui rend cet insensé de soi-même jaloux ?

SOSIE, dit à Alcmène.

860 Puisque nous sommes seuls bannissons toute feinte,
Guérissez-moi l'esprit d'une mortelle crainte.
Ne m'avez-vous point vu, ne suis-je point chez nous ?
Et ne m'attends-je point, pour m'accabler de coups ?

CÉPHALIE.

Que dit cet insensé ?

ALCMÈNE.

Ne m'approche pas, traître,
Suppôt d'un imposteur, Valet digne du maître.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

JUPITER, seul.

865 Je suis ce suborneur, ce faux Amphitryon,
Qui remplis tout d'erreur, et de confusion :
Que tout charme défère à la beauté d'Alcmène,
Qui rend un Dieu sensible à l'amoureuse peine,
Qui l'attire du ciel en ce bas élément
870 Et qui réduit son maître à cet abaissement.
Tels sont tes jeux, amour, et ta gloire est extrême,
Jusqu'à t'être éprouvé, contre Jupiter même ;
Jusqu'à vouloir d'un Dieu, des vœux, et des autels,
Et le faire souffrir, pour des objets mortels.
875 Tantôt pour m'asservir quelques beautés rebelles,
Tu me fais emprunter des ongles, et des ailes,
Du doux chant des oiseaux, ta vertu quelquefois,
En des mugissements a transformé ma voix,
J'ai d'autres fois chanté mon amoureux martyr,
880 De la flûte de Pan, sous la peau d'un Satyre,
Et sous la forme d'or, ton pouvoir souverain,
M'a fait trouver passage, en des portes d'airain.
Mais ce chaste sujet de l'ardeur qui me presse,
Sort les larmes aux yeux, modérons sa tristesse,
885 Chassons pour quelque temps le trouble de ces lieux,
Mais ne la détrompons, que pour la tromper mieux.

SCÈNE II.

Alcmène, Jupiter, Céphalie.

CÉPHALIE.

Madame, où courez-vous ?

ALCMÈNE.

Furieuse, interdite,

Je marche, je discours, je rêve, je médite,
Je cède à ma douleur, je suis son mouvement,
890 Sans dessein, sans conseil, et sans allègement.
Je vais, sans observer sentier, route, ni place,
De penser en penser, et d'espace en espace,
Et mes pas incertains, se perdent à chercher
Un endroit assez sombre, où pouvoir me cacher.
895 Ma foi devient suspecte ! ô Dieux ! pourquoi ma vie,
Pourquoi dès le berceau ne me fus-tu ravie ?
Que ne me sauvas-tu d'un affront si honteux,
Tant soit faux un soupçon, il est pourtant douteux,
On ne peut réparer une injure si lâche, [page ; I]
900 Qui lève cet affront, n'en lève pas la tache,
L'honneur qu'on a noirci l'est éternellement,
Et qui lui porte un coup, frappe mortellement.

JUPITER.

Il n'est cœur de rocher, qui tint contre ses larmes,
Une extrême sagesse, accompagne ses charmes,
905 Et sa possession ne se peut mériter,
À moins qu'en être époux, ou qu'être Jupiter.

CÉPHALIE.

Laissez, laissez passer des nuages si sombres,
Bientôt la vérité dissipera ces ombres ;
L'arbitre souverain des dieux et des mortels,
910 S'il ne vous fait justice, est indigne d'autels ;
Tout enfin se découvre ; et sa juste balance,
Ne confond pas le crime, avecque l'innocence.

ALCMÈNE.

À sa plainte lui-même il forge un fondement,
Et pour me démentir, soi-même il se dément ;
915 Il veut de son office, instruire ma mémoire,
Et me prescrit des lois d'oublier, et de croire ;
S'il cherche des raisons à de mauvais desseins
S'il hait de notre Hymen les noeuds chastes, et saints,
Quelle nécessité, lui fait forger des songes,
920 Nier des vérités, assurer des mensonges,
Et prendre pour témoins les hommes, et les Dieux,
D'un discours, si contraire au rapport de ses yeux ;
Puisque maître absolu, de mes vœux il dispose,
Que mon consentement lui promet toute chose,
925 Et que sans grand effort, je lui puis obéir,

Jusqu'à l'abandonner, et jusqu'à le haïr ;
La Loi de notre honneur, toute autre loi précède,
Jalouse on le conserve, avare on le possède,
930 Pour lui, nous devons tout, pour lui tout est permis,
Et qui hait notre honneur est de nos ennemis.

JUPITER.

Enfin, laissons-nous voir, calmons ce grand courage,
D'une seule parole, apaisons cet orage.

ALCMÈNE.

Le voici de retour ; fuyons cet affronteur,
Ce fléau de mon repos, ce subtil imposteur.

JUPITER.

935 Chère Alcmène, où fuis-tu ? pourquoi si fort émue,
De qui te veut parler détournes-tu la vue ?

ALCMÈNE.

Je la détourne ainsi, de qui m'est odieux,
Ce qui déplaît au coeur, ne saurait plaire aux yeux.

JUPITER.

De qui t'est odieux !

ALCMÈNE.

Oui ; toujours incrédule,
940 Croyez que je vous mens, et que je dissimule,
Mais le ciel voit mon coeur exempt de fiction,
Et connaît combien forte, est cette aversion.

JUPITER.

Il connaît combien prompt, est aussi ta colère,
Et comme il me déplaît, d'avoir pu te déplaire,
945 Celui n'aime pas bien, qui peut tôt se venger,
Et c'est trop de rigueur, pour un mal si léger.

ALCMÈNE.

Laissez, retirez-vous ; pouvez-vous sans folie,
Agréer que ma main à la vôtre s'allie ?
950 La main d'une impudique, une profane main ;
Ne me souffrez jamais, si votre esprit est sain ;
Quoi, celle que vous-même accusez d'infamie,
Vous ne la traitez pas comme votre ennemie ?
Vos résolutions se laissent ébranler,
Et sans être insensé, vous me pouvez parler.

JUPITER.

955 Tu crois donc, que mon coeur ait avoué ma bouche ?
Non trop sensiblement, cette injure te touche,
Et certes plus avant que je n'espérais pas ;
Pour t'ôter de souci, je reviens sur mes pas ;
Tu fais d'un passe-temps, une sensible offense,
960 Je voulais seulement éprouver ta constance,

Et loin de témoigner, tant de ressentiment,
Tu devais partager ce divertissement.

CÉPHALIE.

Son mal m'était commun, j'en avais l'âme atteinte,
Aussi, qui n'eût jugé, qu'il lui parlait sans feinte ?

ALCMÈNE.

965 Pourquoi n'amenez-vous ce fidèle témoin
Qui peut de fausseté, me convaincre au besoin ?

JUPITER.

Fais-tu d'une risée, un discours d'importance ?
Et d'un mot dit par jeu, tires-tu conséquence ?

ALCMÈNE.

Je sais, combien l'affront me touche vivement.

JUPITER.

970 Mon regret m'en punit, assez cruellement.
Et ce que j'en croyais, démentait mes paroles :

ALCMÈNE.

J'ai fait par ma vertu, qu'elles étaient frivoles,
À vos mauvais soupçons elle a tranché le cours,
Mais je le veux trancher à vos mauvais discours.
975 Détournons les malheurs où l'Hymen nous expose,
Et pour les détourner, ruinons-en la cause ;
Laissons faire à ce jour, ce qu'un autre ferait,
Et rompons un lien, qui nous étoufferait.

JUPITER.

Ha ! Ne m'oblige pas à tant de pénitence,
980 Proportionne au moins, le supplice à l'offense,
Oppose ta froideur aux baisers que je veux,
Et de quelque mépris, paye aujourd'hui mes vœux.
Mais, qu'aucun accident me sépare d'Alcmène ;
Souhaite-moi la mort, plutôt que cette peine :
985 Si quelque autre est plus sage en mon opinion,
Qu'à jamais Jupiter hâisse Amphitryon.

ALCMÈNE.

Mais qu'il l'aime plutôt, et qu'il lui soit prospère.

JUPITER.

J'ai juré justement, justement je l'espère,
Puis-je espérer aussi de vaincre ta rigueur ?

ALCMÈNE.

990 Dieux, qu'avec peu d'effort, vous me gagnez le cœur !
Et que j'ai de bonté !

JUPITER, la baisant.

Tel est l'ordre des choses,
Que toujours quelque épine accompagne les roses ;
Quelque noeud si serré qui joigne deux amours,
Toujours quelque accident, en traverse le cours ;
995 Mais notre ardeur enfin, de ces douces querelles,
Comme un feu d'un peu d'eau prend des forces nouvelles ;
D'un petit différend, naît une longue paix,
Et d'une triste cause, il sort de beaux effets.

CÉPHALIE.

Enfin, un doux repos à ce trouble succède,
1000 Comme un calme profond, que l'orage précède :

ALCMÈNE.

Quel pardon n'obtiendrait un si beau repentir,
Mon coeur en est touché, jusqu'à le ressentir ;
D'une et d'autre façon, j'ai beaucoup d'innocence,
Je prends part au supplice, et j'ai reçu l'offense.

JUPITER.

1005 La glace brûlera, quand ce coeur généreux,
Aura pu concevoir un dessein rigoureux,
Alors qu'un Souverain, de si noble naissance,
Pourra cruellement user de sa puissance.
Que ce sein, le palais des grâces, et d'amour,
1010 Aura pu d'un tyran, devenir le séjour.
Aussi, certes, à voir ce miracle visible,
On est bien insensé, si l'on est insensible ;
Pour moi, si souverain des Dieux, et des mortels,
Je voyais cet objet, aux pieds de mes autels,
1015 M'en laissant adorer, je croirais faire un crime,
Je voudrais de son Dieu, devenir sa victime ;
Et je croirais du prix de la terre, et des cieux,
N'acheter pas assez, un regard de ses yeux.
Juge combien l'espoir d'obtenir davantage,
1020 Mettrait donc d'artifice, et de soins en usage,
Et si ni ton époux, ni ta fidélité,
Aux voeux d'un tel rival, soustrairaient ta beauté ?

ALCMÈNE.

Cet éloge affecté, cette ardeur si tôt née,
Sortent à mon avis des lois de l'Hyménée,
1025 Un pareil compliment, ne vous est pas commun.

JUPITER.

Je ne l'achève point, puisqu'il t'est importun :
Il témoigne en effet un peu de jalousie,
Mais qui ne te nuit point. Vous, appelez Sosie,
Qu'il amène les chefs du reste des soldats,
1030 S'ils sont encor au port, prendre ici le repas.

Il dit, bas.

Ainsi, de la maison, sans soupçon, je le chasse,
Où Mercure, aussitôt, occupera sa place.

Céphalie, va quérir Sosie.

SCÈNE III.

Alcmène, Jupiter.

ALCMÈNE.

Si je vous l'ose dire, et si j'en crois mes yeux,
Le temps, qui détruit tout, vous est officieux,
1035 Il semble, que ce corps, tienne des destinées,
L'heur de ne vieillir pas, avecque les années,
Et ce teint, que les soins ne sauraient altérer :
Jette un éclat nouveau, qui vous fait révérer.

JUPITER.

Tu me rends la pareille, et te sens trop solvable,
1040 Pour vouloir un moment être ma redevable ;
Ton éloquence, enfin, paye mon compliment.

SCÈNE IV.

Alcmène, Jupiter, Sosie.

SOSIE.

Êtes-vous tous deux fous ? Quel est ce changement ?

JUPITER.

Vois quelle heureuse paix, suit cette douce guerre.

SOSIE.

Je croyais que le ciel, s'unirait à la terre,
1045 Avant qu'on rétablît, cette division.

JUPITER.

L'amour naquit-il pas, de la confusion ?
Un chaos fut auteur, de toute la nature.

SOSIE.

Jupiter, soit béni, d'une telle aventure !

JUPITER.

Hé quoi, ne sais-tu pas, que je voulais gausser ?

SOSIE.

1050 Je croyais le contraire, il le faut confesser.

JUPITER.

Cours de ce pas, au port, prier les capitaines,
Qui commandaient sous moi les légions Thébaines ;
De se rendre au Palais, et d'y prendre un repas.

SOSIE.

Entrez, je vais voler, je ne marcherai pas.

Alcmène entre.

JUPITER.

1055 Toi, qui du ciel en terre, apportes mes nouvelles,
Quitte ce champ d'azur, et fends l'air de tes ailes ;
Adroit, dérobe-toi de la table des Dieux,
Descends, divin Sosie, et te rends en ces lieux.

Il entre.

SCÈNE V.

MERCURE, descendant du Ciel sous la figure de Sosie.

Hommes, dieux, animaux, sortez de mon passage,
1060 S'éloigne qui pourra, fuie quiconque est sage,
Mais malheur à celui, qui ne m'évite pas,
J'abats, romps, pousse, brise, et mets tout sous mes pas.
J'obéis à mon père, et viens servir mon maître,
Tel, un bon serviteur, tel, un bon fils doit être,
1065 Qui veut de son devoir s'acquitter dignement,
Doit forcer tout obstacle, et tout empêchement ;
Ce soin m'a fait quitter une réjouissance,
Par qui les dieux, d'un Dieu célèbrent la naissance,
Car Hercule va naître, et par un ordre exprès,
1070 Tous les Dieux en font fête, et boivent à longs traits ;
Ô ! Comme le nectar s'avale à tasse pleine ;
Bacchus, le bon ivrogne, en a perdu l'haleine !
Mome, à force de boire a cessé de railler,
Et pressé du sommeil, ne fait plus que bailler ;
1075 Mars, voit, (pris comme il est) des troupes d'Encelades,
Qui dans le ciel encor, dressent des escalades,
Et de son coutelas, son ombre poursuivant,
Au grand plaisir de tous, se bat contre du vent ;
Vulcain, ce vieux jaloux, plein jusques à la gorge,
1080 Souffle un air aussi chaud, que celui de sa forge ;
Saturne le bon père, en a jusques aux yeux,
Pallas même, et Vénus, trinquant à qui mieux, mieux
Noient le souvenir de leur vieille querelle,
Dedans cette liqueur, aux Dieux si naturelle.
1085 Junon seule, bouffie, et de haine, et d'orgueil,
Lorsque je suis entré, m'a fait un triste accueil,

Bacchus : dieu de la vigne et du vin chez les païens. [F]

Encélade : géant redoutable, l'un de ceux qui firent la guerre aux dieux de l'Olympe, était fils du Tartare et de la Terre, et avait cent bras. Jupiter qui l'avait foudroyé, le couvrit du poids énorme de l'Etna. [B]

Saturne : Fils puiné d'Uranus (Le Ciel) et épousa Cybèle (la terre). Titan son fils aîné, lui céda le trône, mais n le réservant après lui à ses fils, les Titans, et en exigeant que Saturne dévorât ses enfants mâles dès la naissance. [B]

Pallas : (Minerve) Déesse de la sagesse, des arts et de la guerre, était fille de Jupiter : selon la Fable elle sortit toute armée de du cerveau de ce Dieu. [B]

Nectar : terme poétique. Le breuvage des Dieux de l'Antiquité. [F]

Mome : (Momus) Dieu de la raillerie et des bons mots; fils du soleil et de la nuit, selon Hésiode, tournait en ridicule les hommes et même les dieux. [B]

Vulcain : Dieu du feu et des volcans, fils unique de Jupiter et de Junon. [B]

Vénus : déesse de la Beauté. Jupiter la donna pour femme à Vulcain le plus laid des dieux. [B]

Se promène à grands pas, un peu loin de la troupe,
Et contre sa coutume, a refusé la coupe.
Ainsi, la jalousie, a jusques dans le ciel,
1090 Dégorgé son poison, et répandu son fiel ;
Mais la laissant enfin, avecque sa colère,
J'ai voulu, comme un autre honorer le mystère,
Ganimède y faisait l'honneur de la maison,
Et m'apportait déjà, la dixième raison,
1095 Quand la voix de mon père a parti de la terre ;
Cette voix, de ma main a fait tomber le verre,
D'où Vénus a vu choir, sur ses riches habits,
S'étant trouvée au droit, un ruisseau de rubis.
Tout en désordre enfin, j'ai traversé les nues,
1100 Par les routes de l'air à mes yeux si connues,
Et pour ne pas ravir l'espace d'un moment,
À l'ardeur que je dois à ce commandement,
Dedans ce vaste champ, j'ai changé de figure,
Je suis Sosie en terre, au ciel, j'étais Mercure ;
1105 J'arrive, enfin, à temps ; on ouvre, quelqu'un sort.

Ganymède : Jeune prince d'une grande beauté, fils de Tros roi de Troie, fut selon la Fable enlevé par Jupiter et transporté au ciel pour y remplacer Hébé comme échanton des Dieux. [B]

SCÈNE VI.

Mercuré, Céphalie.

CÉPHALIE.

Que tes pas sont légers ! Viens-tu déjà du port ?

MERCURE, bas.

Je passe pour Sosie, et pour ne rien confondre,
C'est sous ce nom aussi, que je lui dois répondre ;
Hâtons-nous, consultons, en ce besoin pressant,
1110 Notre immortelle essence, à qui rien n'est absent.
Il est à peine au port.

CÉPHALIE.

Tu n'amènes personne ?

MERCURE.

Ô le maître importun ? Et le mal qu'il me donne !
Non, un trait de la main du plus adroit archer,
Fend l'air moins promptement, qu'on ne m'a vu marcher.

CÉPHALIE.

1115 Enfin, qu'as-tu trouvé ?

MERCURE.

Que ma course était vaine,
Car je n'ai vu nocher, soldat, ni capitaine,
Le rivage est désert, chacun s'est retiré,
Ou plutôt, j'ai trouvé, ce que j'ai désiré,
Car à moins de mangeurs, d'autant meilleure chère ;
1120 Entrons.

CÉPHALIE.

Attends un peu.

MERCURE.

La faim me désespère.

CÉPHALIE.

De l'oeil, Amphitryon a semblé m'avertir,
Que je m'obligerais, de...

MERCURE.

De quoi ?

CÉPHALIE.

Laissons leur un moment. De sortir.

MERCURE.

Comprends-tu ce langage ?
Et ce moment qu'il veut, sais-tu pour quel usage ?

CÉPHALIE.

1125 Pour obtenir, peut-être, un pardon plus exprès,
De l'affront qu'il a fait à ses chastes attraits,
Ou pour lui faire part.

MERCURE.

De ?

CÉPHALIE.

De quelque nouvelle,
Qu'il tient secrète, et veut n'être apprise que d'elle.

MERCURE.

Tu ne l'entends pas mieux ?

CÉPHALIE.

1130 Je n'ai lu jusqu'ici, ni veux lire en son sein ;
Ma curiosité jamais ne m'importune,
Je laisse toute chose au soin de la fortune,
Et ne pénètre point dans les secrets d'autrui.

MERCURE.

Ô que tu sais bien mieux !

CÉPHALIE.

Sosie est toujours lui.

MERCURE.

1135 Je suis ce qui te plaît, mais la faim qui me presse,
Quel que soit leur secret, condamne ma paresse.
Entrons ; lorsqu'il s'agit d'un excellent repas,
Mille secrets d'état, ne m'arrêteraient pas.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

AMPHITRYON.

- Et sur tout le rivage, et par toute la ville,
1140 J'ai fait, pour le trouver une course inutile :
Il n'est temple, bureau, halle, jeu, carrefour,
Dont pour le rencontrer, je n'aie fait le tour ;
Mais rien ne me succède, et sa recherche est vaine,
Ma seule lassitude est le fruit de ma peine ;
1145 Je trouve tout changé, tout est ici confus,
On s'y perd, on s'y double, on ne s'y connaît plus ;
Cet importun destin, qui brouille toutes choses,
Aura mêlé Naucrate, en ces métamorphoses,
Nous sommes deux doublés, celui-là s'est perdu,
1150 Quand notre état premier, nous sera-t-il rendu,
Quand se termineront ces changements étranges,
Quand veux-tu, Jupiter, débrouiller ces mélanges ?
Entrons, et s'il se peut, sachons quel imposteur,
De ces confusions est le subtil auteur ;
1155 Tirons par la rigueur, si la douceur est vaine,
Cette confession, de la bouche d'Alcmène.
Étouffons ce serpent, perdons ce suborneur,
Et puisse tout périr, plutôt que mon honneur.

Il frappe à la porte.

Holà ? quelqu'un ici ?

Naucrate : possible mère d'Icare et
femme de Dédale.

SCÈNE II.
MERCURE sous la figure de Sosie.
Amphytrion.

MERCURE, à la fenêtre.
Qu'est-ce ?

AMPHITRYON.
Ouvre tôt, la porte.

MERCURE.
1160 Que veut cet insolent, qui heurte de la sorte.

AMPHITRYON.
Ouvre, c'est moi.

MERCURE.
Qui moi ?

AMPHITRYON.
Moi, qui te parle, moi.

MERCURE.
T'exterminent les Dieux, toi qui me parles, toi ;
Jamais si violent n'éclata le tonnerre,
S'il frappe encor un coup, il mettra tout par terre.

AMPHITRYON.
1165 Comment ?

MERCURE.
Qu'est-ce, comment ? Que veut cet insensé ?

AMPHITRYON.
Quoi, tout, jusqu'aux esprits, est ici renversé ?
Quel dieu, de ce désordre a ma maison remplie ;
Sosie ?

MERCURE.
Eh bien ? C'est moi, crains-tu que je l'oublie ?
Achève, que veux-tu ?

AMPHITRYON.
Traître, ce que je veux ?

MERCURE.
1170 Que ne veux-tu donc point, réponds-moi, si tu veux.
Il pense s'adresser à quelque hôtellerie,

De la façon qu'il frappe, et qu'il parle, et qu'il crie ;
Eh bien m'as-tu stupide, assez considéré ?
Si l'on mangeait des yeux, il m'aurait dévoré.

AMPHITRYON.

1175 Quel orage de coups va pleuvoir sur ta tête ?
Moi-même, j'ai pitié des maux que je t'apprête ;
Sois-je aussi cher aux Dieux, que je vais en ta mort
Faire un exemple horrible à tous ceux de ton sort.

MERCURE.

Mais si ce malheur même, arrive à qui menace ?

AMPHITRYON.

1180 A-t-il perdu l'esprit ; Dieux ! Quelle est son audace ?
Mais qu'attends-je en ce lieu, traître, tu n'ouvres pas ?
Rompons tout, brisons tout, et mettons tout à bas.

MERCURE.

1185 Spectre, qui que tu sois, fantôme, ombre vivante,
Qui crois, par ta menace exciter l'épouvante,
Si ta fuite, insensé, tarde encor un moment,
Si du pied, de la main, ou du doigt seulement,
Même du souffle seul, tu touches cette porte
Devine quel congé cette tuile te porte ?
Un passeport, du jour aux éternelles nuits.

AMPHITRYON.

1190 Connais-tu qui te parle, et sais-tu qui je suis ?

MERCURE.

Ni je ne te connais, ni ne te veux connaître.

AMPHITRYON.

Misérable est le serf, qui s'attaque à son maître.

MERCURE.

Toi, mon maître ?

AMPHITRYON.

Qui donc ?

MERCURE.

Ô le doux passe-temps !

AMPHITRYON.

1195 Je te le vais pendard, apprendre à tes dépens.
S'il se peut que l'on m'ouvre, ou si tu peux descendre.

MERCURE.

Autre qu'Amphitryon n'a droit de me l'apprendre ;
Je ne reçois des lois d'autres maîtres que lui.

AMPHITRYON.

Qu'entends-je ? quel parais-je ? Et qui suis-je aujourd'hui ?
Sosie, ouvre les yeux, quelle est ta frénésie ?
1200 Je suis Amphitryon, ou tu n'es pas Sosie.

MERCURE.

Ne l'ai-je pas bien dit, qu'il était insensé ?
Passe mauvais bouffon, tu t'es mal adressé,
Passe, laisse mon maître en l'entretien d'Alcmène
Posséder le repos, qui succède à sa peine !
1205 La guerre faite aux champs, laisse la paix chez nous
Et ne fais point mon temps, l'exercice des fous.

AMPHITRYON.

Quels fous, et qui ton maître ?

MERCURE.

Amphitryon te dis-je
À combien de discours cet importun m'oblige !

AMPHITRYON.

Hé, de grâce, Sosie, ôte-moi de souci ;
1210 Dis-tu qu'Amphitryon...

MERCURE.

Oui, te dis-je, est ici.

AMPHITRYON.

En la chambre d'Alcmène ?

MERCURE.

Et dessus son lit même.

AMPHITRYON.

Que résoudrai-je, ô Dieux ! En ce désordre extrême ?
Que ferai-je ? En quel lieu s'adresseront mes pas ?
Sosie, encor un coup, ne me connais-tu pas ?

MERCURE.

1215 Oui, pour un importun.

AMPHITRYON.

Descends lâche, ouvre traître ;
Peste, ivrogne éternel, qui méconnais ton maître.
Nous verrons à la fin d'un passe-temps si doux,
Si tu reconnaîtras ce que pèsent mes coups.

MERCURE.

Attends, au nom des Dieux.

AMPHITRYON.

Te puissent-ils confondre !

MERCURE.

1220 Je te vais envoyer qui te saura répondre.

AMPHITRYON.

Qu'il vienne, qu'il paraisse.

MERCURE.

Il te fera raison.

AMPHITRYON.

Périsse, valet, femme, et famille, et maison.

Il continue seul, se promenant à grands pas.

1225 Dieu, Souverain des Dieux, je réclame ton aide,
Tu peux seul, à ma peine apporter du remède,
Éclaircis mes soupçons, débrouille ce chaos,
Si tu ne veux ma perte, établis mon repos.
Dessille-nous les yeux, dissipe ce nuage,
Et rends-moi, pour le moins, mon nom, et mon visage.

SCÈNE III.

Sosie, Capitaines, Amphytrion.

PREMIER CAPITAINE.

1230 Tu nous en contes bien, qui t'en a tant appris ?
Ô, comme tu jouerais de crédules esprits !

SOSIE.

Il n'est rien plus certain.

PREMIER CAPITAINE.

À d'autres, ces chimères,
Ces contes à plaisir, ces coups imaginaires.

SOSIE.

1235 Pour mon dos, toutefois, c'étaient des vérités,
Et vous doutez à tort de ces duplicités :
Vous fasse, Jupiter, partager notre peine,
Et puissiez vous produire, un autre capitaine,
Qui vous traite d'abord, comme je fus traité,
Et qui convainque enfin votre incrédulité.

PREMIER CAPITAINE.

Cette production ne serait pas plaisante,

1240 J'ai le dos assez bon, mais j'ai la main pesante,
Et l'épreuve sur moi ne m'en plairait pas fort,
Réserve-toi tes coups, tes souhaits, et ton sort.

SECOND CAPITAINE.

Avançons, le voici.

SOSIE.

Je crains quelque disgrâce :

SECOND CAPITAINE.

Comment ?

SOSIE.

1245 Voyez que seul, errant en cette place,
Il murmure en lui-même, et semble avec les yeux,
Vouloir manger la terre, et menacer les cieux.

PREMIER CAPITAINE.

En attendant la faim, rêvant, il se promène.

SOSIE.

Vous pourrez mal dîner, si ma crainte n'est vaine.

AMPHITRYON.

1250 Je doute quel succès est le plus glorieux,
Ou celui des vaincus, ou des victorieux,
La fin de mon triomphe est un désordre extrême,
Qui me rend plus vaincu, que n'est le vaincu même ;
Et d'un si long voyage, et si laborieux,
Le seul travail est mien, la gloire en est aux Dieux.

SOSIE, l'écoutant, dit aux Cap.

1255 Arrêtez, un mot seul, me tirera de peine.

AMPHITRYON.

1260 Que ce vice ait fait brèche à la vertu d'Alcmène !
Quel prodige inouï, peut plus nous étonner ?
Et quelle honnêteté ne doit-on soupçonner ?
La coupe de Ptérèle est une autre merveille,
Qui ne se peut comprendre, et n'a point de pareille ;
Et l'ouïr de nos faits conter l'événement,
Passe toute créance, et tout étonnement.
Mais, je conçois la fourbe ; et tout cet artifice,
De l'esprit de Sosie, est sans doute un caprice ;
1265 Que lui-même accusé, ne peut désavouer,
Puisqu'à mes propres yeux, il ose me jouer.

SOSIE.

On parle ici pour moi, la fatale journée !
Quelque incommodité m'est encor destinée.

AMPHITRYON.

1270 Mais s'il peut aujourd'hui, tomber entre mes mains,
Misérable est son sort, sur tous ceux des humains,
Il peut compter ce jour, le dernier de sa vie.

SOSIE.

Il m'obligerait fort, s'il perdait cette envie.
À qui naît fortuné, tout lui succède bien,
Un malheureux fait mal, même en ne faisant rien.
1275 Allez, sachez de lui, quelle est cette disgrâce,
Et faites s'il se peut, que ce désir lui passe.

PREMIER CAPITAINE.

Le ciel, Amphitryon, soit propice à vos vœux.

AMPHITRYON.

Vous venez justement, à l'heure, où je vous veux,
Enfin, votre rapport, nous tirera de peine,
1280 Quel sort si favorable, en ce lieu vous amène ?

PREMIER CAPITAINE.

Nous vous obéissons, mandés expressément,
Et Sosie est porteur de ce commandement.

AMPHITRYON.

Quoi de ma part ?

PREMIER CAPITAINE.

Sosie au moins, nous l'a fait croire.

AMPHITRYON.

1285 Ô Ciel ! Avec mon nom, perds-je encor la mémoire.
Qui de ces mandements, charge cet insensé ?
Où vous a-t-il trouvés, où l'avez-vous laissé ?

PREMIER CAPITAINE.

Le voilà.

AMPHITRYON.

Qui ?

PREMIER CAPITAINE.

Sosie.

AMPHITRYON.

Où ?

PREMIER CAPITAINE.

Devant vos yeux même.
Ne le voyez-vous pas ?

AMPHITRYON.

Ma colère est extrême,
Jusqu'à m'ôter le sens, et jusqu'à m'aveugler,
1290 Approche, c'est toi, traître, à qui je veux parler ;
Toi, peste des mortels, dont l'audace effrontée,
À ma vue, à mon su, jusqu'à moi s'est portée,
Qui tout soin, tout devoir, et tout respect à bas,
Veux railler tout le monde, et ne m'exceptes pas.
1295 Le ciel même, le Ciel, à mes desseins contraire,
Ne te soustrairait pas à ma juste colère,
Laissez, votre défense irrite mon courroux.

Les Capitaines le veulent arrêter.

TROISIÈME CAPITAINE.

Écoutez-moi.

AMPHITRYON.

Parle, mais toi, reçois les coups.

SOSIE.

Pourquoi ? quelle furie à ma perte animée,
1300 De cette aveugle ardeur a votre âme enflammée ?
Ai-je, où vous m'envoyiez fait un trop long séjour ?
Et pouvais-je, plutôt, être ici de retour ?

PREMIER CAPITAINE.

Arrêtez.

SOSIE.

Je suis mort, quel démon vous agite ?
J'ai couru, j'ai volé, peut-on marcher plus vite ?

AMPHITRYON.

1305 De ton audace enfin ai-je tiré raison ?
Traître, voilà le toit, la tuile, la maison ;
Reconnais-tu la porte, et vois-tu la fenêtre,
D'où tu feignais tantôt, de ne me pas connaître ?

PREMIER CAPITAINE.

Vous a-t-il offensé ?

AMPHITRYON.

Me le demandez-vous ?
1310 Il me veut, l'insolent, éloigner de chez nous ?
Il me ferme la porte, il me joue, il me chasse,

Et de cette fenêtre, il m'use de menace.

SOSIE.

Moi ?

AMPHITRYON.

De combien de coups, ne m'as-tu menacé,
Si j'eusse osé heurter, ou si j'eusse avancé ?
1315 Le voudrais-tu nier ?

SOSIE.

Pourquoi ne le nierai-je ?
Nommez tout autre crime, un vol, un sacrilège,
Des empoisonnements, et des assassinats,
J'aurai même raison, de ne les nier pas.
N'ai-je pas en ces gens, un trop clair témoignage ?
1320 Ne les mandez-vous pas ? viens-je pas du rivage ?
Vous puis-je faire injure en vous obéissant ?
Vous voyais-je du port ? et vous parlais-je absent ?
N'y suis-je pas allé par votre charge expresse ?

AMPHITRYON.

De moi ?

SOSIE.

Que j'ai laissé, parlant à ma Maîtresse,
1325 Après l'heureux accord qui vous a réunis.

AMPHITRYON.

Comment, Alcmène, et moi ?

SOSIE.

Dont les Dieux soient bénis.

AMPHITRYON.

Es-tu capable encor de cette effronterie ?

PREMIER CAPITAINE.

Que je vous die un mot, laissez-le, je vous prie,
Les divers accidents arrivés en ces lieux ;
1330 Si j'en crois ses discours, sont si prodigieux,
Qu'il serait à propos, d'en faire plus d'enquête,
Avant que cet orage éclatât sur sa tête :
Quelque charme secret, vous peut brouiller ainsi,
Qui mériterait bien qu'on s'en mît en souci.

AMPHITRYON.

1335 Entrons et me prêtez, et vos soins, et votre aide,
À chasser de ce lieu, l'erreur qui nous possède.

SCÈNE IV.

Jupiter, Amphitryon, Sosie, Les Capitaines.

JUPITER.

Que m'a-t-on rapporté, que veut cet insolent,
Qui trouble mon repos, d'un bruit si violent ?
Qui me parut au Camp, cette humeur importune,
1340 Qui veut à ma valeur devoir son infortune,
Qui m'offre après la paix des exploits superflus,
Et m'apporte du Sang, quand je n'en cherche plus.

SOSIE.

Voici, voici, Thébains la doute consommée,
Ce seul Amphitryon, commanda votre armée,
1345 Que votre gloire, en lui connaisse son auteur ;
L'autre, est un insolent, un fourbe, un imposteur.

PREMIER CAPITAINE.

Que voyez-vous mes yeux ? Quelle est cette merveille ?

SECOND CAPITAINE.

Que vois-je ! Ô Jupiter, rêvais-je : ou si je veille ?

SOSIE.

Que ne lui parlez-vous, c'est lui, n'en doutez plus,
1350 Voyez, qu'à son abord, l'autre reste confus.

JUPITER.

Nobles enfants de Mars, compagnons de ma gloire,
Quel désordre nouveau, trouble notre victoire ;
Entrez, qu'attendez-vous, ne m'honorez-vous pas,
De votre compagnie, en un mauvais repas ?
1355 Quelle occupation, avez-vous rencontrée,
Et quel séditieux, retarde votre entrée ?

AMPHITRYON.

Ô Dieux ! Ô Jupiter, protège mon honneur,
J'implore ton secours, contre ce suborneur.
Et vous, chers compagnons de ma longue fortune,
1360 Avec qui j'ai la peine, et la gloire commune ;
Nobles chefs des Thébains, vous de qui les lauriers,
À l'abri de l'orage, ont mis tant de guerriers ;
Si j'ai votre valeur, si longtemps éprouvée,
La guerre dure encor, et n'est pas achevée ;
1365 Nous n'avons combattu, ni vaincu qu'à demi ;
Voici qu'il se présente, un second ennemi,
Le triomphe, au vainqueur engendre une querelle,
Non plus pour un Créon, non plus contre un Ptérèle ;
Puisqu'enfin nos mutins se sont assujettis ;
1370 Mais un combat, où seul, je fais les deux partis,
Une guerre, où pour vaincre, il faut que je succombe,

Où pour me soutenir, le sort veut que je tombe ;
Un prodige, un désordre, une confusion,
Où contre Amphitryon, combat Amphitryon.
1375 Mais plutôt, un duel, que l'enfer me déclare,
En deux Amphitryons, son pouvoir me sépare ;
J'ai des charmes à vaincre, et cet enchantement,
Suspend déjà vos yeux, et votre jugement.

SOSIE.

Ton éloquence en vain, médite une surprise,
1380 L'autre est l'Amphitryon, que chacun autorise ;
Il doit passer pour tel, au jugement de tous,
Et tu n'as plus en moi, de matière à tes coups.

JUPITER.

Je crois vous faire tort, si je romps mon silence,
Pour vous désabuser, sur cette ressemblance,
1385 Votre sang vous trahit, s'il ne vous dit assez,
Qui de nous est celui, sous qui vous le versez,
Votre rare valeur, ne peut, sans être ingrate,
Ne reconnaître pas, sous quel chef elle éclate
Puisqu'en quelque façon, ô généreux guerriers,
1390 La mienne contribue, à cueillir vos lauriers ;
Ce n'est donc point de l'art que j'attends ma défense,
De vos seuls sentiments, je fais mon éloquence,
La faiblesse paraît, dans le besoin de l'art,
C'est aux fausses beautés, qu'on applique le fard,
1395 Plus l'innocence est nue, et plus elle a de force,
Et l'on nous veut tromper, alors qu'on nous amorce.

PREMIER CAPITAINE.

Quelle est cette aventure, et quelle occasion,
A jamais excité, tant de confusion ;
Le ciel même, le ciel trompé par son ouvrage,
1400 Ne pourrait discerner l'un, ni l'autre visage.
S'il se peut, toutefois, vidons ce différend.

SOSIE.

Le premier est un fourbe, il est trop apparent.

AMPHITRYON.

Ce fourbe, tôt ou tard, te rendra cette injure.

SOSIE.

Te perde Jupiter.

AMPHITRYON.

Te confonde Mercure.

JUPITER.

1405 Balancez-vous encor dessus ce jugement ?

PREMIER CAPITAINE.

Qui n'y balancerait, c'est certes justement.
Mais répondez tous deux.

AMPHITRYON.

Auteur de la nature,
Qui te fait Jupiter, emprunter ma figure.

PREMIER CAPITAINE.

Ne parlez qu'à moi seul ; vous, quel est votre nom ?

AMPHITRYON.

1410 Amphitryon vous dis-je.

PREMIER CAPITAINE.

Et vous ?

JUPITER.

Amphitryon.

AMPHITRYON.

Qui suis fils de Dias.

JUPITER.

Qui suis mari d'Alcmène.

AMPHITRYON.

Nommé Chef, par Créon.

JUPITER.

De la troupe Thébaine.

AMPHITRYON.

Qui lorsque le Soleil.

JUPITER.

Approchait du Lion.

AMPHITRYON.

Fus porter la terreur.

JUPITER.

À la rébellion.

AMPHITRYON.

1415 La mort suivit l'effroi.

JUPITER.

De ce peuple rebelle.

AMPHITRYON.

Voici la propre main.

JUPITER.

Par qui mourut Ptérèle.

AMPHITRYON.

D'un vase précieux.

JUPITER.

Où buvait le mutin.

AMPHITRYON.

Il me fut fait présent.

JUPITER.

Qui fut tout mon butin.

AMPHITRYON.

Enfin victorieux.

JUPITER.

Je partis du rivage.

AMPHITRYON.

1420 Laissant aux ennemis.

JUPITER.

La mort, ou le servage.

AMPHITRYON.

Un favorable vent.

JUPITER.

Nous a rendus au port.

AMPHITRYON.

Me voici de retour.

JUPITER.

Et voici mon abord.

AMPHITRYON.

Mais chacun aujourd'hui.

JUPITER.

Me semble méconnaître.

AMPHITRYON.

Voilà qu'un suborneur.

JUPITER, mettant l'épée à la main.

Arrête, tu mens traître.

1425 Fais mieux faire à ta main, que ta bouche n'a fait,
Et du discours, enfin prouvons-nous par l'effet.

AMPHITRYON.

Cette voie en effet est la meilleure preuve,
C'est par elle, qu'il faut qu'Amphitryon se trouve,
Et que j'ôte la vie, à qui m'ôte mon nom.

1430 Donnons.

PREMIER CAPITAINE.

Amphitryon, épargne Amphitryon.

Exerce ta valeur, ailleurs qu'à te détruire,
Veuille, en d'autres plutôt, encore te reproduire,
Tous deux épargnez-vous, calmez cette fureur,
Je conçois le moyen de nous tirer d'erreur,

1435 Vous, parlez le premier. Le jour de la victoire,
Qui sur les Taphiens, nous acquit tant de gloire,
De quoi, de votre part, reçus-je un ordre exprès.

AMPHITRYON.

De faire sur le port, tenir des vaisseaux prêts.

JUPITER.

Où j'eusse mon recours, au cas de la défaite.

PREMIER CAPITAINE.

1440 Et quelle autre ordonnance encore me fut faite.

AMPHITRYON.

Que mes coffres surtout, conservés avec soin.

JUPITER.

Ne nous pussent manquer, en l'extrême besoin.

PREMIER CAPITAINE.

Remplis de quel argent ?

AMPHITRYON.

De cent talents attiques.

JUPITER.

De cent Ioniens, et de deux cents Persiques.

Taphies : petites îles de la mer Ionienne, entre l'Arcadie et Leucade, étaient ainsi nommées de Taphius, fils de Neptune, qui y régna. Les Taphiens étaient bons marins, mais pirates. Ils furent exterminés par Amphitryon, pour avoir tué les fils d'Electryon, cousins et ce prince. [B]

PREMIER CAPITAINE.

1445 Tous deux également disent la vérité,
Et me laissent confus par cette égalité.

JUPITER.

À quoi perdre le temps, Qui me peut méconnaître ;
D'où vient cet insolent me disputer mon être,
Quel droit imaginaire, a cet audacieux,
1450 De contredire Alcmène, et démentir ses yeux ;
Elle, que cette erreur, plus que toute autre touche,
Qui cette nuit encor, a partagé ma couche ?

AMPHITRYON.

Qu'entends-je ? Quelle injure égale mon affront ?
Et de quelle rougeur, sens-je peindre mon front ?
1455 Mais quoi, ne suis-je pas cet Amphitryon même,
Qui fit Taphe l'objet de sa valeur extrême ?
Arcanane, Télèbe, et cents peuples divers,
Que j'ai soumis aux lois de Créon, que je sers.

JUPITER.

1460 C'est moi, qui de mon père ai vengé l'homicide,
Sur toute l'Achaïe, et toute la Phocide
Qui sur la mer Égée ai conquis cent vaisseaux,
Et laissé la frayeur, en l'empire des eaux.

AMPHITRYON.

Dieux ! Qu'a-t-il réservé ? que peut-il dire encore ?
Je doute qui je suis, je me perds, je m'ignore,
1465 Moi-même je m'oublie, et ne me connais plus.

PREMIER CAPITAINE.

Pour moi, puisqu'à ce point chacun reste confus,
Dans ces doutes enfin, l'avis, où je m'arrête,
Est de suivre celui, chez qui la table est prête.
Qui de vous, nous a fait préparer le repas ?

JUPITER.

1470 Moi, qui vous ai mandés.

PREMIER CAPITAINE.

Nous suivrons donc vos pas.

JUPITER.

Entrons.

SECOND CAPITAINE.

Pour ce rêveur la porte sera close,
Qu'il médite à loisir sur la métamorphose.

AMPHITRYON.

Quoi cet affront encor, à tant d'autres est joint ?

SECOND CAPITAINE.

Point point d'Amphitryon, où l'on ne dîne point.

SOSIE.

1475 Ô qu'un heureux effet succède à mon envie.

AMPHITRYON.

Quoi, par cet imposteur, ma maison m'est ravie,
Mes valets, mes amis, ma famille, mon nom,
Et par Amphitryon, périt Amphitryon ?
1480 Non, non, à qui tout manque, il reste du courage,
Et l'innocence enfin, surmontera l'outrage,
Sans consommer de temps, en frivoles discours
Allons de Créon même, implorer le secours,
Et par son aide, jointe à l'ardeur qui l'enflamme
Faisons plutôt périr, valets, amis, biens, femme,
1485 Enfants, parents, voisins, honneur, charges, maison,
Que de cet affronteur je n'aie ma raison.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

Sosie, Mercure le battant.

SOSIE.

Je suis mort ! Au secours, épargne-moi de grâce,
Sosie, hélas ! Ta main sur toi-même se lasse.
Tu frappes sur Sosie, arrête, épargne-toi.

MERCURE.

1490 Ce passe-temps me plaît, j'aime à frapper sur moi.

SOSIE.

Trêve, au nom de Mercure, à ta valeur extrême,
Je renonce à mon nom, je renonce à moi-même,
S'il est vrai, que Sosie aime de s'outrager,
Je ne suis plus Sosie, épargne un étranger.

MERCURE.

1495 Entrer effrontément, et jusqu'à la cuisine,
C'est bien haïr ta vie, et chercher ta ruine ;
La cuisine, mon centre, et mon appartement,
Mon unique séjour, mon Ciel, mon élément,
Traître je t'y rencontre, et ta mine affamée,
1500 Vient des mets qu'on y dresse, escroquer la fumée ;
Respecte-la profane, et n'y rentre jamais,
Qu'assuré d'en sortir en qualité de mets.
Et de laisser la vie, où tu cherches à vivre.

SOSIE.

1505 Quel chemin, quel dessein, quel conseil dois-je suivre,
Sosie infortuné ?

MERCURE.

Sosie ?

SOSIE.

Arrête, non,
Battu, froissé, meurtri, ces titres sont mon nom
Puisque je n'ai tendons, muscles, veines, artères

Où ce nom ne se lise, en sanglants caractères,
Nom fatal, nom maudit, dont ton bras est parrain.

MERCURE.

1510 Appelles-tu maudit un présent de ma main ?

SOSIE.

Ha ! Gardes tes présents, porte ailleurs tes caresses,
En faveur de quelque autre étale tes largesses,
Ta libérale humeur outrage en s'exerçant,
Et le bien que tu fais, accable en se versant.

MERCURE.

1515 Adieu, quand tu voudras, ce bras à ton service,
Te fournira toujours une heure d'exercice.

Il rentre.

SOSIE, seul.

Le Ciel, traître, sur toi répande tes bienfaits,
Et lui sois-tu l'objet des offres que tu fais.
Cesse, ma patience, éclate, ma colère,
1520 Il m'est honteux de craindre, et lâche de me taire,
Reviens, qui que tu sois, ou sorcier, ou démon.
Reviens, oui, je soutiens que Sosie est mon nom.
Ha ! De quelle fureur est mon âme saisie,
Oui, je suis une, deux, trois, quatre fois Sosie,
1525 L'oserais-tu nier ? Que dis-tu là-dessus,
Tu recules poltron, et tu ne parais plus ?
Tu l'emportes d'adresse, et sais que mon courage,
Se résout lentement, à repousser l'outrage ;
Mais lorsque ma colère est prête d'éclater,
1530 Lâche, tu disparais, et sais bien l'éviter.
Enfin, que résoudra ma créance incertaine,
Au lieu de dissiper, le temps accroît ma peine,
Et je commence enfin, non sans quelque raison,
À douter qui je suis, d'où, de quelle maison.
1535 Car pour quel intérêt, voudrait ôter mon être,
Ce Sosie inconnu, qui me fait méconnaître,
M'envierait-il un sort dont les fruits les plus doux,
Sont des veilles, des soins, des jeûnes et des coups.
Non, mon cerveau troublé de quelque frénésie,
1540 S'est à tort imprimé ce faux nom de Sosie,
Ce nom, qui malheureux, entre tout autre nom,
Comme l'ambre la paille, attire le bâton.
Mais quoi, qui suis-je donc ? Ha cette ressemblance,
Tient à tort si longtemps mon esprit en balance ;
1545 Convainquons l'imposture, et conservons mon nom,
Soyons double Sosie, au double Amphitryon.
Malheureux que je suis, par une loi commune,
Cherchons le malheureux, et suivons sa fortune ;
Compagnon de son sort, protégeons son souci ;
1550 S'il périt, périssons, s'il vit, vivons aussi.

SCÈNE II.

Jupiter, Mercure, Alcmène, Céphalie, Les Capitaines.

JUPITER.

Souffre que le devoir, après l'amour s'acquitte,
Et que je rende au Roi, ma première visite.
Adieu, conserve-toi, pour ce fruit précieux,
Qui va naître à la terre, à la honte des Cieux,
1555 Et dont j'ose prédire (et non sans connaissance,)
Que Jupin, sera cru l'Auteur de sa naissance,
Et qu'un jour, ses exploits les moins laborieux,
Ne lui devront pas moins, qu'un rang entre les Dieux.

Jupin : nom donné par nos vieux poètes à Jupiter. [B]

ALCMÈNE.

1560 S'accomplissent vos vœux, le Ciel lui soit prospère,
Et pour comble de biens, qu'il soit digne du père ;
Allez, que peu de temps achève votre cour,
Et pressez le départ, pour presser le retour.

Elle rentre.

JUPITER.

1565 Vous, plus dieux, que mortels, vivants foudres de guerre,
Nobles coeurs, que les cieux envieront à la terre,
Quittez, envers Créon, faites pour ses neveux,
Une troupe de Chefs, dignes de vous, et d'eux.

PREMIER CAPITAINE.

Nés, pour vivre et mourir dessous votre conduite,
Nous ne vous quittons point, agréez notre suite.

JUPITER.

1570 Non, un point important y doit être agité,
Qui me demande seul, près de sa Majesté.
Et me défend l'effet de votre courtoisie.

SECOND CAPITAINE.

Nous vous obéissons.

JUPITER.

Adieu suis-moi Sosie.

SOSIE.

Qu'Amphitryon, enfin demeure Amphitryon,
Sosie soit Sosie, et chacun ait son nom.

SCÈNE III.

Les trois capitaines.

PREMIER CAPITAINE.

1575 Plus sur ce que je vois je pense, et je repense,
Et moins peut mon discours établir ma créance ;
Cet accident si rare, et si prodigieux,
Est un jeu de nature à la honte des yeux.

SECOND CAPITAINE.

1580 Mais l'enfer est auteur de ce désordre extrême,
À la honte plutôt de la nature même.
Jugeons-en sainement ; cet extrême rapport,
(À bien considérer) n'est point exempt de Sort.

TROISIÈME CAPITAINE.

1585 Il faut laisser aux Dieux, juger d'une aventure,
Qui ne nous touche point, et passe la nature ;
Celle-ci me confond, mais ne m'empêche pas.
Mais, de quelle furie, il revient sur ses pas ?

SCÈNE IV.

Amphytrion, Sosie, Les gardes de Créon, Les Capitaines, Le Capitaine des gardes.

AMPHITRYON.

Voyez à quel souci mon malheur vous oblige ?
Quelle étrange aventure égale ce prodige ?
Lorsque victorieux des ennemis du Roi
1590 J'apporte ici la paix, j'ai la guerre chez moi.
L'ennemi que je cherche au rivage Euboïque,
Me cherche chez moi-même, et s'y rend domestique,
La révolte, ce monstre à mes coups endurci,
Me devance au retour, je la retrouve ici.
1595 Créon par ma valeur, craint par toute la terre,
Voit ma propre maison me déclarer la guerre,
Chez moi-même étranger, je rétablis autrui,
Pour moi-même impuissant, j'exécute pour lui,
Vainqueur je le réclame, et le soir, sa couronne,
1600 Me prête le secours, qu'au matin je lui donne.

Eubée : île de la mer Egée, de forme oblongue, s'étendait le long des côtes de l'Attique, de la Boétie et de l'Locride depuis le cap Suniu jusqu'à la Thessalie. [B]

CAPITAINE DES GARDES.

Ce que vous nous contez est si prodigieux,
Qu'à peine en croirons-nous le rapport de nos yeux ;
Et que je m'imagine aller à main armée,
Attaquer un fantôme, une ombre, une fumée.

AMPHITRYON.

- 1605 L'incroyable rapport de ce Spectre, et de moi
A même en sa faveur fait balancer ma foi.
À peine me connais-je, en ce désordre extrême,
Me rencontrant en lui, je me cherche en moi-même,
Et je me crois ici, bien moins qu'à la maison,
1610 En ce combat des sens, avecque la raison.
Mais cette ressemblance, est assez confirmée,
Par le récent abus des chefs de notre armée,
L'incertain jugement, que ces gens ont rendu,
Laisse encor à présent, leur esprit suspendu ;
1615 Cette distinction ne leur est pas possible,
Et leur incertitude est encor invincible.
Voyez, comme troublés par cet étonnement,
Ils ne peuvent asseoir, de certain jugement.

PREMIER CAPITAINE.

- Que dit-il ? n'est-ce pas de votre courtoisie,
1620 Que du port ce matin, amenés par Sosie,
Nous tenons le repas, qu'on a dressé chez vous ?

SOSIE.

J'aidais à l'apprêter, mais j'ai dîné de coups.

AMPHITRYON.

- Voyez jusques où, va cette méconnaissance,
Je leur étais présent, même dans mon absence ;
1625 À qui ne semblera, ce discours, fabuleux,
Que parlant à Créon je mangeasse avec eux ?
Que je fusse à la cour, ensemble, et chez Alcmène,
Et fisse des festins, lorsque j'étais en peine.

CAPITAINE DES GARDES.

Joignons-nous, avançons, et cherchons l'imposteur.

SECOND CAPITAINE.

- 1630 L'artifice est subtil, quiconque en soit l'auteur.

AMPHITRYON.

Mourons, s'il faut mourir, mais qu'avec moi périsse,
D'un si sensible affront l'auteur, et la complice.

CAPITAINE DES GARDES.

L'honnêteté d'Alcmène, est hors de tout soupçon.

AMPHITRYON.

- Elle a failli pourtant, d'une ou d'autre façon
1635 S'agissant de l'honneur, l'erreur même est un crime,
Rien ne peut, que la mort, rétablir son estime.
Entrons, rompons, brisons, secondez mon dessein,
Surprenons, s'il se peut l'adultère en son sein ;

Il frappe contre la porte.

1640 Partout, l'honnêteté repose à porte ouverte,
Cette porte fermée, assure encor ma perte,
Le vice seulement, aime de se cacher,
La femme qui s'enferme, a dessein de pécher.
Joignez donc vos efforts, à ma juste colère,
Frappons, brisons, entrons, convainquons l'adultère.

Là il se fait un horrible tonnerre.

PREMIER CAPITAINE, tombant.

1645 Quel effroyable bruit, accompagné d'éclairs,
Trouble, et change si tôt, la région des airs.

AMPHITRYON.

Qu'entends-je ? Hélas ! Quels Dieux faut-il que je réclame ?
La terre ouvre son centre, et le Ciel est de flamme.

SOSIE.

1650 Terre, Ciel, hommes, Dieux ! qui me vient secourir ?
Quoi, puis-je en même jour, et doubler et périr.

Tous tombent évanouis.

SCÈNE V.

Les mêmes, Céphalie.

CÉPHALIE, fort effrayée, et dit.

Quel effroi, quelle horreur, quel bruit, quelle épouvante,
Respirai-je le jour ? suis-je morte, ou vivante ?
Où vais-je ? que deviens-je ? où sera mon recours,
Le Ciel même, peut-il m'apporter du secours.
1655 Mais, ce grand bruit, enfin, calme sa violence,
Les Cieux ont à la nue, imposé le silence.
Cet ordre rétablit mes sentiments perclus,
Et l'horreur du trépas, ne m'épouvante plus.
Ô Dieux ! Quelle frayeur fit jamais tant de peine,
1660 Et dans quel appareil, le Ciel visite Alcmène ;
Mais qu'aperçois-je, hélas ! De quel nombre de corps,
A le tonnerre, accru le triste rang des morts.
Amphitryon, est mort, et de cette tempête,
Ses lauriers infinis, n'ont pu sauver sa tête.
1665 La mort les a changés, en de tristes cyprès,
Pour le mieux reconnaître, approchons de plus près.
Mon maître, Amphitryon.

AMPHITRYON.

Je suis mort, qui m'appelle.

CÉPHALIE.

Soit bénie, ô Jupin ! Ta puissance immortelle.
Qui des coups de ton foudre, a garanti son sort.
1670 Amphitryon, parlez.

AMPHITRYON.

Que veux-tu ? Je suis mort.

CÉPHALIE.

Levez-vous.

AMPHITRYON.

Qui me tient ?

CÉPHALIE.

Moi, votre Céphalie.

AMPHITRYON, se levant.

De quels traits, sans mourir, est ma vie assaillie !
Quoi, je revois le jour ?

CÉPHALIE.

Rassurez vos esprits,
D'une égale frayeur nous étions tous surpris.
1675 Mais un bon calme enfin succède à cet orage.

CAPITAINE DES GARDES.

Quel charme, de nos sens, nous suspendait l'usage ?
Revoyons-nous le jour !

PREMIER CAPITAINE, tombant.

Dieux ? qu'est-ce que je vois ?

SECOND CAPITAINE.

Conservons-nous la vie, après un tel effroi ?

SOSIE.

Quoi, nous n'en mourons pas ? Je croyais que la terre,
1680 Dessous les coups du Ciel, se brisait comme verre,
Et ne pourrait sauver un de ses habitants !
Mais, qu'à ce grand orage, il succède un beau temps !

CÉPHALIE.

Quand un Dieu veut en terre annoncer sa venue,
C'est ainsi qu'il en use, il fait parler la nue,
1685 Oyés, par la merveille arrivée en ces lieux,
Combien votre maison, doit être chère aux Dieux.

AMPHITRYON.

Dis tôt, donc, hâte-toi de me tirer de peine.
Mais, me reconnais-tu ?

CÉPHALIE.

Oui, pour mari d'Alcmène.

AMPHITRYON.

Vois bien.

CÉPHALIE.

Je vous vois trop.

AMPHITRYON.

Ne t'abuses-tu point ?

CÉPHALIE.

1690 Croyez-vous que la peur m'ait troublée à ce point ?

AMPHITRYON.

Qui suis-je ?

CÉPHALIE.

Amphitryon.

AMPHITRYON.

De toute ma famille,
La raison est restée, à cette seule fille,
Ou leur aveuglement naissait de leur dessein.

CÉPHALIE.

Je suis la plus troublée, et tout le reste est sain.

AMPHITRYON.

1695 Que n'est fou tout le reste, et qu'Alcmène n'est sage,
Mais, que de la raison elle a perdu l'usage,
L'affront que j'en reçois me trouble tellement,
Que j'en perds sens, repos, raison, et jugement.

CÉPHALIE.

1700 Quelque apparent sujet, où ce mépris se fonde,
Il blesse une vertu, qui n'a point de seconde,
Par un récit, témoin de son honnêteté,
Oyez, combien à tort, vous en avez douté ;
Sachez premièrement, que pendant ce tonnerre,
Cette chaste Princesse, a mis deux fils par terre.

AMPHITRYON.

1705 Le Ciel est trop soigneux de conserver mon nom.

SOSIE.

Ô que d'Amphitryons, d'un seul Amphitryon.

CÉPHALIE.

Mais, écoutez comment, quelques douleurs légères,
Du terme finissant, communes messagères,
L'ont à peine obligée à réclamer les Dieux,
1710 Que de soudains éclairs éblouissent nos yeux,
Et que votre maison, de ces feux éclairée,
Du bas, jusqu'au lambris, paraît être dorée.
Alcmène, cependant, et sans cris, et sans pleurs,
Ordinaires effets de pareilles douleurs,
1715 Aussitôt qu'elle souffre, aussitôt soulagée,
De ce riche fardeau, se trouve déchargée.

AMPHITRYON.

Le Ciel est trop soigneux, de ma postérité,
Et ne la traite pas, comme elle a mérité.

CÉPHALIE.

Son innocence, enfin, vous sera manifeste,
1720 Ne m'interrompez point; écoutez ce qui reste,
À peine ils sont lavés, que nous voyons l'un d'eux,
Étendre, et déployer ses petits bras nerveux,
Et de pieds, et de mains, par des efforts étranges,
Se défendre sur nous, de la prison des langes,
1725 Et l'ayant au berceau, non sans peine, rendu,
Ô prodige incroyable, et jamais entendu ?
Deux horribles serpents, ailés, à larges crêtes,
Dressant vers ce berceau leurs venimeuses têtes,
D'un vol impétueux, sur lui se sont lancés.

AMPHITRYON.

1730 Ô dieux !

CÉPHALIE.

Ne craignez rien, lui, ses langes forcés,
Tant qu'à son petit corps, ne restât nul obstacle.

AMPHITRYON.

Que dit-elle, bons Dieux, qui croira ce miracle ?

CÉPHALIE.

Les prend, les presse au col, et leur fait à tous deux,
Faire autour de ses bras, cent replis tortueux.
1735 De leur col allongé sort une jaune bave
Qui coule entre ses doigts, et tout le bras lui lave,
Il serre enfin les mains, redouble ses efforts,

Et tous deux étouffés, à terre tombent morts.

AMPHITRYON.

Dieux ? par ton seul récit, leur venin m'est funeste,
1740 Ce seul discours me tue.

CÉPHALIE.

Écoutez donc le reste.
Alcmène, entre la peur, et l'admiration,
Ayant vu, comme nous, passer cette action,
Ô Dieux, a-t-elle dit, quelle est cette aventure ?
Et qui la fera croire à la race future ?
1745 Quel sera cet enfant, si grand, et si petit ?
Là d'une claire voix, la chambre retentit.
Et ces termes distincts, ont frappé nos oreilles,
Cet enfant sera Dieu, tous ses faits des merveilles,
La gloire son objet, l'Univers sa maison,
1750 Son père est Jupiter, qu'Hercule soit son nom.
À cette voix succède un horrible tonnerre,
J'ai vu le Ciel s'ouvrir, j'ai vu fendre la terre ;
Le feu, les ondes, l'air, et tous les Éléments,
Sans ordre, se sont vus hors de leurs fondements,
1755 Et je croyais déjà toucher ma sépulture
Dans ce commun débris de toute la nature ;
Je courais effrayée, et fuyais sans dessein,
Lorsque la terre, enfin, a raffermi son sein.
Les Cieux se sont fermés, l'air est resté tranquille,
1760 Ma frayeur sans effet, et ma fuite inutile.

AMPHITRYON.

Je plaindrais mon honneur d'un affront glorieux,
D'avoir eu pour rival, le Monarque des Dieux,
Ma couche est partagée, Alcmène est infidèle,
Mais l'affront en est doux, et la honte en est belle,
1765 L'outrage est obligeant ; le rang du suborneur,
Avecque mon injure, accorde mon honneur.

Un nouveau tonnerre s'entend.

Mais quel nouvel orage, à ce calme succède ?
Ô dieux, Maître des Dieux, je réclame ton aide.

SCÈNE DERNIÈRE.

Les mêmes, Jupiter.

Le Ciel s'ouvre.

JUPITER, en l'air.

1770 Rassemble, Amphitryon, et possède tes sens,
C'est bien ici le même foudre,
Dont je mis les Titans en poudre,
Mais il ne tombe pas, dessus les innocents.

Roi, Monarque des Rois, Dieu, Souverain des Dieux,
1775 Pour tirer ton esprit de peine
Et soutenir l'honneur d'Alcmène,
De mon trône éternel, je descends en ces lieux.

Je suis le suborneur de ses chastes attraits,
Qui sans l'emprunt de ton image,
1780 Quelque beau que fut mon servage,
Pour atteindre son coeur, aurais manqué de traits,

D'un fils, frère du tien, digne sang, de mon sang,
Sa couche vient d'être honorée,
Qui de cette basse contrée,
Un jour des immortels, viendra croître le rang,

1785 Il reçoit l'être, l'âme, et naît presque à la fois,
Et pouvant tout sur la nature,
J'en romps l'ordre, en cette aventure,
Et fais faire à trois nuits, l'office de neuf mois ;

1790 Deux horribles serpents, étouffés par ses mains,
Ont déjà marqué sa naissance,
Et qu'homme d'immortelle essence,
Il passe en dignité le reste des humains :

Qu'Hercule soit le nom de ce jeune héros,
1795 Que par lui, chacun te révère,
Chéris le fils, aime la mère,
Et possède avec elle, un paisible repos.

Il remonte au Ciel.

AMPHITRYON.

1800 Cet agréable charme, est enfin dissipé,
Qu'à bénir le charmeur chacun soit occupé,
Alcmène par un sort à tout autre contraire,
Peut entre ses honneurs, compter un adultère,
Son crime la relève, il accroît son renom,
Et d'un objet mortel, fait une autre Junon.

CAPITAINE DES GARDES.

Ce que vous avez craint, vous comble d'une gloire,
Dont les ans, ne pourront altérer la mémoire.

PREMIER CAPITAINE.

1805 Pour tout dire, en deux mots, et vous féliciter,
Vous partagez des biens, avecque Jupiter.

Tous s'en vont.

SOSIE.

Cet honneur, ce me semble, est un triste avantage,
On appelle cela, lui sucrer le breuvage ;
Pour moi j'ai de nature un front capricieux.
1810 Qui ne peut rien souffrir, et lui vînt-il des Cieux,
Mais, j'ai trop, pour mon bien, partagé l'aventure,
Quelque Dieu bien malin, avait pris ma figure,
Si le bois nous manquait, les Dieux en ont eu soin,
Il nous en ont chargés, et plus que de besoin.

FIN

Extrait du Privilège du Roi.

Par grâce et Privilège du Roi donné à Paris le 7. Février, 1637. Signé, Par le Roi en son Conseil DE MONÇEAUX, Il est permis à ANTOINE DE SOMMAVILLE, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre, et distribuer une pièce de Théâtre, intitulée Les SOSIES Comédie de Monsieur de Rotrou, durant le temps et espace de neuf ans à compter du jour qu'elle sera achevée d'imprimer. Et défenses sont faites à tous Imprimeurs, Libraires, et autres de contrefaire ladite pièce, ni en vendre ou exposer en vente de contrefaite, à peine de trois mil livres d'amende, de tous ses dépens, dommages et intérêts, ainsi qu'il est plus amplement porté par lesdites Lettres qui sont en vertu du présent Extrait tenues pour bien et dûment signifiées, à ce qu'aucun n'en prétende cause d'ignorance.

Les Exemplaires ont été fournis.

Achévé d'Imprimer le 25. Juin mil six cent trente-huit.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].